YUGCIB OEUVRE INTEGRALE

LIVRE 2

Chatte Matoune, 2005

Ecrits de 2005

MATOUNE

A ma chère Matoune, minette tigrée à poils longs, peut-être croisée de gouttière et d'angora. 31 mars 1997 – 6 août 2004.

Lorsque nous t'avons trouvée, Irène et moi, ce dimanche après midi, le 31 mars 1997, au bord d'une petite route à la sortie de Fraize, en direction di col du Bonhomme, nous te crûmes matou, chaton d'environ 7 mois, assis sur ton derrière et miaulant affectueusement à notre approche.

Il faut dire que cinq jours plus tôt, le 26 mars, nous perdîmes Sirius, petit matou de 9 mois, adorable chaton tigré, à la suite d'une « longue et douloureuse maladie » comme on dit dans les notices nécrologiques des journaux.

Sirius en effet, depuis le début de janvier se languissait d'une leucose féline, autrement dit le sida des chats. Nous avons tout tenté pour le sauver mais au dire du vétérinaire, il y avait peu d'espoir quoique le praticien eût mis en œuvre un des derniers traitements les plus récents et les plus efficaces qui soient.

Il eut fallu qu'au bout de huit jours d'un tel traitement, les convulsions tant redoutées ne vinssent pas. Alors seulement eussions nous pu espérer une rémission de quelques mois, voire de plusieurs années…

Avant de raconter ton histoire, chère Matoune, il me faut donc retracer celle de Sirius car il existe un lien entre vos deux histoires.

Sirius naquit à la fin du mois de juillet 1996, d'une minette tigrée âgée de 10 ans. Cette minette là était celle de monsieur et de madame Duchêne, domiciliés 14 rue Poincaré à Bruyères (Vosges)

Ce monsieur Duchêne était l'un de mes clients âgés de la Poste. En ce temps là j'étais conseiller financier à la poste de Bruyères. Oh, qu'il était méfiant ce monsieur de l'ancien temps, toujours habillé en bleu de travail, très gentil, très simple et d'un commerce fort agréable cependant. Il ne s'en laissait point conter et c'est pas un banquier avec sa petite valise diplomatique ni même un Guy Sembic postier à vélo qui allaient lui faire croire en quelque placement miracle !

Eh bien, ce monsieur là, si méfiant, si « fin de nez » mais aussi tellement plein d'humour et de vraie gentillesse finit par me faire confiance et nous eûmes alors ensemble des conversations telles qu'un grand père eût pu en avoir en compagnie de son petit fils sur une « longueur d'onde » de sensibilité et de « vision du monde » commune.

Il me disait entre autre, à propos de sa chatte, si sauvage selon ses dires : « vous êtes le seul en dehors de moi et de ma femme à pouvoir la caresser. On dirait qu'elle vous a adopté ! C'est bien la première fois en 10 ans que ça lui arrive de faire confiance à un étranger ! »

Voilà-t-il pas que peu de temps après cette extraordinaire communication avec monsieur Duchêne et sa minette, Yvette Lapoirie, sa fille vient me trouver à la Poste dans mon bureau pour m'annoncer la disparition subite de son cher papa…

Mon chagrin fut à la dimension de la vénération que je portais à ce vieil homme si humble, si gentil mais fort comme le roc, plein de bon sens et d'humour comme savent en avoir ces gens simples de la campagne, fidèles à des valeurs dont on se moque aujourd'hui et dont le cœur, s'il peut paraître une inexpugnable forteresse n'en est pas moins ouvert et accueillant.

Une telle « figure historique » de cette bonne ville de Bruyères dont j'écume parfois le cimetière à la recherche du souvenir de quelques mémorables disparus, mérite bien d'être à jamais inscrite sur ces pages que je te dédies, chère Matoune adorée…Tu vas bientôt comprendre pourquoi !

Je le revois encore ce monsieur Duchêne, sortir de mon bureau de la Poste avec son « Assurdix » presque religieusement inséré entre sa chemise et sa vareuse bleue et me dire merci pour ce placement sans risque, après m'avoir gratifié d'une bonne bouteille de vin et de son sourire à nul autre pareil.
Yvette, sa fille, ne changea rien à l'agencement du logement du 14 rue Poincaré, d'autant plus qu'il fallait à présent s'occuper de madame Duchêne, de sept ans plus âgée que son mari.
J'avais dit à Yvette : « si votre chatte attend des petits, gardez m'en un. ». Cela ne fit pas un pli. En dépit de ses 10 ans, minette donna le jour à quatre chatons fin juillet 1996. Ils furent tous placés. Je choisis Sirius, un petit mâle tigré qui demeura deux mois auprès de sa mère, le temps qu'il faut à un chaton pour qu'éventuellement il soit adopté dans une autre maison.
Durant ces deux mois, j'allais le voir, je suivais son développement. Une relation de confiance s'établissait entre l'humain que j'étais et cette maman félin qui me laissait toucher ses enfants.
L'idée d'avoir un chaton de la chatte de ce vieil homme m'était venue dès que j'ai senti s'ouvrir de tels cœurs aussi confiants à mon égard. Ce chaton en quelque sorte devenait pour moi le prolongement d'une relation exceptionnelle.
Je l'appelai Sirius, du nom de cette étoile que vénéraient autrefois les Dogons, un peuple de l'Afrique Noire. Une légende à propos de cette étoile traversait en des temps reculés des générations de Dogons.
Tout était prêt pour l'accueil du chaton dans notre maison au milieu des champs, à La Chapelle devant Bruyères, au pré Gallé, précisément. L'écuelle, le grattoir, la « caisse à caca », et des paquets de croquettes « spécial chaton » avec des petites boîtes de Wiskas. Sa maman l'avait bien éduqué, il était propre, grattait dans sa caisse et ne répandait pas sa litière tout autour. Joueur, confiant, affectueux, il avait tout pour plaire ! Mais très vite, il fut intrépide, grimpa aux arbres, aux murs, se mit à sauter, courir, tel une bombe dans le pré.
Mais lorsque Noël fut passé, il s'assagit brusquement. Il entrait alors dans son 6ème mois.
Un matin je le vis s'avancer vers moi, il miaulait mais le fond de sa gorge ne rendait aucun son. Durant tout le mois de janvier il commença à maigrir alors qu'il s'alimentait normalement. Il ne grimpait plus aux arbres ni nulle part. Il miaulait sans voix. Au début de février, il s'alimenta de moins en moins. Je ne me rendis pas compte à quel point il avait maigri parce que son poil était long et fourni. Il ne jouait plus. Je percevais la détresse de son regard.
Il était vacciné : rage, typhus, coryza… Alors, durant le mois de janvier, je ne me suis pas trop inquiété parce qu'il mangeait et buvait et que je ne le voyais pas maigrir sous son poil.
C'est l'un de nos amis, un jour, qui l'ayant pris entre ses mains et un peu serré, me dit : « mais il n'a plus que la peau sur les os, ce chat ! » Sa belle toison tigrée, bien fournie, masquait son extrême maigreur.
Dès le lendemain je l'amenais chez le vétérinaire qui prescrivit une analyse de sang.
Leucose féline. Ça ne pardonne pas. Mais certains traitements nouveaux, alors, pouvaient laisser espérer une rémission.

L'euthanasie, oui, mais quand il n'y a plus d'espoir. Tout a été tenté. Huit jours de clinique vétérinaire, un traitement difficile et contraignant, puis quinze jours d'incertitude Le chaton se réalimentait peu à peu, parvenait à sauter sur le rebord de la fenêtre ou sur une chaise. Il était comme un enfant malade qui veut quand même marcher et jouer. Nous y avons cru.
Mais le 26 mars à 19heures, les convulsions sont venues. A ce stade là, il faut euthanasier.
Eviter cette détresse respiratoire et cette souffrance beaucoup trop longue avant l'arrêt cardiaque.
Sirius es enterré au fond du jardin derrière la maison. Un piquet blanc indique l'emplacement.
Le lendemain et les jours suivants, et même après que nous t'ayons trouvé, toi, Matoune, je sentais filer toute la bonté du monde, je percevais cet effacement des humbles et des esprits purs. Et le souvenir de ce petit animal encore à l'aube de sa vie, si intrépide et si libre dans les premiers mois de son existence, si affectueux jusqu'en ses derniers jours, me rappelait ce vieil homme en bleu de travail qui, lui aussi, était encore comme un enfant… Mais quel enfant monument !

Pourquoi je te raconte tout cela, Matoune ? Tous ces détails sur la maladie de Sirius ? Peut-être parce que c'est notre lot commun, à nous les êtres vivants, de vivre et de mourir… Et qu'un petit rappel parfois s'impose, surtout à nous les humains qui avons tant d'orgueil et attachons tant d'importance à notre intégrité physique et intellectuelle, à nos projets, à notre place dans le monde.
Ce petit Sirius, un chaton ordinaire tel qu'il en passe des millions au milieu des humains et de tous les êtres vivants, était venu à la vie comme tout être entré dans la grande compétition pour le maintien de son existence. Si la souffrance, la maladie et la solitude sont notre sort commun, il faut parfois entre nous, par l'un d'entre nous et pour l'un d'entre nous, concéder à la grande fresque des illusions et aux fiers décors du théâtre du monde, un petit espace pour exprimer précisément ce qui, à un certain moment de notre vie, nous fragilise avant le grand saut dans l'oubli et l'inconnu…

Cinq jours après, donc, ce dimanche après midi, le 31 mars, sous un ciel bleu sans aucun nuage, nous étions ma femme et moi deux âmes en peine.
Nous avions coutume le dimanche par beau temps, d'entreprendre un grand circuit de marche, parfois la journée entière, sac à dos et grosses chaussures, sur les « hauts »…
Nous avions garé la voiture à la sortie de Fraize, sur un emplacement situé au début de l'ancienne route menant au col du Bonhomme.
Quelques maisons entourées de coquets jardinets, aux volets fermés pour la plupart d'entre elles, se succédaient le long de la petite route dont l'autre bord limitait des champs ou des forêts.
Tout juste avant le premier virage, une maisonnette semblait habitée. Il y avait là un espace aménagé pour ranger des planches et des stères de bois. Et tu étais là, toi, Matoune, assise dans l'herbe près du tas de bois.
« Oh, regarde, Irène, ce petit minou tigré ! Comme il ressemble à Sirius ! C'est un matou à coup sûr ! » dis-je.
Tu nous regardais, de tes si jolis yeux, tu entrouvrais la gueule comme pour sourire, esquissant un léger miaulement… Et nous nous approchâmes. Tu nous laissais te caresser à n'en plus finir ! Tu ressemblais à s'y méprendre à notre petit Sirius : même âge, même toison tigrée, même queue touffue… Nous demeurâmes ainsi, à tes côtés, un bon quart d'heure. Ne nous connaissions pas déjà depuis toujours ?

« Nous allons te quitter ! Au revoir, petit minou ! » dit Irène.
Et nous partîmes sur la route. A peine avions nous fait quelques pas en direction d'un chemin de forêt que tu te mis à trottiner derrière nous comme un petit chien. Et tu nous suivis ainsi, quatre kilomètres durant, à travers la forêt, puis entre les prés et le long des champs. Au début, nous courrions pour te semer. Mais tu ne cessais de nous rattraper. A la fin nous avons rejoint notre voiture et tu t'assis dans l'herbe pendant que nous ouvrions une portière de la voiture.
J'ai dit à Irène : « on laisse 30 secondes la portière ouverte de mon côté. Comme tu peux le constater, le chat doit contourner la voiture s'il veut s'approcher de l'ouverture. S'il monte de lui-même, on l'embarque ! »
Tu n'as pas attendu les 30 secondes. D'où venais-tu ? De qui étais-tu ? T'étais-tu perdue ? Nous ne l'avons jamais su.
Avant de quitter les lieux, nous avons demandé aux personnes qui se tenaient près des maisons si quelqu'un avait perdu un chat. Je pensais en premier lieu au chagrin qu'aurait pu avoir une petite fille ou un petit garçon à la perte de son minou.
D'ailleurs à ce sujet, dès le lendemain nous passâmes une annonce dans le journal des Hautes Vosges pour signaler à un éventuel maître que nous avions recueilli ce chat.
Les jours passèrent et nous n'eûmes jamais d'appel.
Un vieil homme cependant, gardien d'une propriété et d'un bâtiment résidentiel nous avait déclaré ce dimanche, avant que nous quittions les lieux : « vous savez, ici, c'est la route des chiens et des chats abandonnés. Les gens empruntent cette route peu fréquentée, l'ancienne route du col, et laissent ici leurs animaux. Chez moi, j'en ai recueilli trois ou quatre déjà ! »
C'est ainsi, Matoune, que 5 jours après la disparition de Sirius, tu pris définitivement pension chez nous, au pré Gallé, à La Chapelle devant Bruyères.

Avant de poursuivre ce récit, je te fais part de quelque chose de très important, chère Matoune…
Voilà : toute ton existence auprès de nous, du 31 mars 1997 au 6 août 2004, a accompagné une partie de notre vie dans laquelle nous avons du faire face à des changements importants, tels qu'un déménagement, une mutation professionnelle dans une autre région, et un nouvel environnement relationnel. Nous avons quitté notre maison des Vosges où jusqu'alors nous vivions sans projets d'avenir au milieu des prés, une vie toute simple, pour venir habiter à Lesperon dans les Landes entourés de pins qu'au début Irène exécrait, dans le logement de fonction de la Poste.
Ce bâtiment de la Poste, une « cloche rectangulaire de béton » en plein centre du village, devenait ainsi comme un lieu d'exil, surtout pour Irène qui pensait tous les jours à sa maison du pré Gallé avec nostalgie.
De surcroît, ma nouvelle profession, chef d'établissement de la poste, mes nouvelles relations… Et il faut bien le dire, mes aspirations aussi profondes qu'incertaines, n'étaient guère de nature à me faire envisager le proche avenir avec la sérénité et le réalisme qui eussent convenu en l'occurrence.
Aussi, dans ce contexte bien particulier, ta présence, chère Matoune, nous a beaucoup réconforté, ta gentillesse et ta fidélité nous rappelaient à chaque instant que tu étais bien là, toi, avec tes miaulements, tes facéties… Et toutes ces souris mortes que tu déposais sur notre paillasson.
Comme par hasard, certains soirs de « blues » tu te glissais entre nous dans le lit et tu passais la nuit entière roulée en boule…

Lorsque nous cessâmes d'habiter le logement de fonction de la poste pour nous installer à Tartas dans la maison de ma grand-mère, alors s'ouvrit pour toi… Et pour nous, une « ère nouvelle ». Le temps de la résignation était révolu.

Tes premières gambades dans le jardin à Tartas, furent celles où tu coursais les petits lapins qui avaient élu domicile autour du cabanon. Nous en retrouvions devant la maison, la tête quelque peu charcutée… Il te fallait bien vivre ta vie de félin !

A Lesperon, outre ces nuits durant lesquelles tu dormais entre nous, je me souviens d'un de tes jeux, celui qui nous amusait le plus. Dans le carrelage entre la salle de séjour et la cuisine qui eussent du être séparées par une grande porte à deux battants, il y avait un trou, le trou pratiqué pour l'extrémité de la tige de fer de la porte. Combien de fois as-tu tournicoté en sautant autour de ce trou dans lequel tu essayais d'introduire ta patte, recherchant du bout de ton nez quelque hypothétique senteur au fond de cette petite cavité ? Amusés, nous te regardions, tu te débattais en vain. Quel secret recelait donc cet antre à petites bêtes et comment ta logique de félin interprétait-elle cette étrangeté, ce « trou noir » ?

A Tartas, sous ton « règne », Matoune, entre 2001 et 2004, j'ai tout de même écrit deux bouquins. Alors que, des heures durant, je « planchais sur cassiopée », pianotant sur le clavier, tu faisais de longues stations, roulée en boule sur la plaque de la chaudière en face de moi. Et lorsqu'en ces jours d'avril qui caracolaient contre la nuit j'écoutais dans le jardin, le soir, « One day I'll fly away », de Randy Crawford… et le cri prolongé de Léo, le paon d'Yvette ma voisine, méditant sur les observations de mon conseiller littéraire Edwige Fournier ; je suivais ta course, Matoune, ta trajectoire de petite bombe poilue vers quelque matou de passage… La bombe ne faisait point mouche et le matou se sauvait, sautant par-dessus la haie. Ah ! Quand il n'y a pas « d'atomes crochus » entre les minous, c'est bien comme entre les humains !

Le narrateur que je suis n'a pas encore expliqué pourquoi « Matoune » !

Eh bien c'est tout simple… Quelques jours après t'avoir recueillie, voilà-t-il pas que devant la porte de la maison, tu t'aplatis comme ces poules qui se collent au sol en écartant les ailes, se laissant caresser longuement, croyant maître coq en plein exercice reproductif… C'est ainsi que je compris que tu n'étais point matou mais matoune, d'autant plus que de fines taches de sang apparaissaient sur le seuil.

Matoune… Le nom est resté. Mais je t'appelais « minou », tout simplement. « Matoune », c'était pour l'état civil, le carnet de vaccinations.

Lorsque j'ai eu ma mutation pour les Landes, je suis parti tout seul à Lesperon à la fin du mois de janvier 1999. Tu ne devais me rejoindre, avec Irène et Tanguy, qu'au début de juillet. Entre temps, tu fis deux voyages aller/retour par la « diagonale » entre les Vosges et les Landes. Une première fois en février, puis en avril durant les vacances scolaires.

C'est lors de ton premier séjour dans le logement de fonction de la poste de Lesperon que tu fis connaissance du petit trou, ainsi que des sous sols qui ne recelaient aucune magie, sinon une accumulation de cartons de la poste… Et de quelques matous du coin assez culottés pour venir te « négocier » les bonnes croquettes dont nous te gratifions. L'un d'entre eux d'ailleurs, un roux et blanc bien plantureux, s'introduisait chez nous par la fenêtre du sous sol au dessus de la machine à laver, et, squattant un peu partout dans toutes les pièces, aspergeait de son urine de matou, les tapis et descentes de lit.

Tu étais craintive, trop gentille… Et quoique tu ne t'en laisses point conter, tu défendais mal ta gamelle… Et surtout, tu avais une peur bleue des toutous. Il y en avait, justement, de gros

méchants, des cagneux, des outrecuidants, qui déambulaient sur la place du village, levaient la patte devant la baie vitrée du grand salon et « coulaient des bonzes » sur le passage menant à la poste, ce qui mettait Patricia Loubère l'employée du guichet, dans une colère noire. Patricia n'aimait pas les minous, mais elle n'eut jamais à se plaindre de toi.

Pour ce premier voyage dans les Landes, Matoune, comme lors de tous tes déplacements en voiture d'ailleurs, tu étais consignée dans ton habitacle que j'appelais le « panier de minou », muni d'une poignée et d'une grille. Toutes les deux ou trois heures environ, intervenait l'arrêt pipi qui consistait plutôt en une courte promenade de santé, en laisse, avec un harnais.

Tu tirais sur la laisse et parfois tu te libérais du harnais. Et hop ! Tu partais, d'un bond, vers quelque buisson ou même tu escaladais un talus.

Si Tanguy n'avait point fait la route avec Irène lors de ce premier voyage dans les Landes pour venir à Lesperon en février 1999, nous t'aurions bel et bien perdue, au moment d'une halte que mon fils et ma femme firent entre Autun et Bourbon Lancy. L'emplacement était périlleux, je le concède… Puisque l'ayant vu par la suite, Irène et moi nous y étions arrêtés au cours d'un autre voyage. Une pente très raide où poussaient des arbustes aux branches enchevêtrées délimitait une aire de stationnement assez vaste. Tout en haut commençait un bois, ou plutôt une jungle quasi impénétrable, avec des ronces et des taillis épineux. Subitement délivrée de ton harnais à la suite de quelque mouvement imprévisible, tu t'es lancée sur cette pente et en quelques bonds tu atteignis une hauteur telle qu'Irène seule n'aurait pu te rattraper. Mais Tanguy, lui, réussit de justesse à se saisir du bout de l'une de tes pattes et il te tira sans ménagement.

Depuis cet incident nous avons pris l'habitude de choisir des emplacements moins risqués, pour ces arrêts pipi promenade en laisse.

23 ans durant, entre les Vosges et les Landes, jusqu'à ma mutation, c'est au moins deux fois dans l'année, parfois trois ou même quatre, que nous parcourrions cette « diagonale », par Dijon, Autun, Moulins, Limoges, Périgueux… Notre installation dans les Landes en 1999 n'a pas pour autant interrompu ces voyages. La seule différence, c'est le sens de l'aller et du retour.

N'avais tu pas, toi aussi, deux maisons ? Dans l'une comme dans l'autre de ces maisons, celle de Tartas ou celle du pré Gallé, n'as-tu pas eu tes habitudes, autant de souris ou de mulots à occire, autant de petits endroits favoris pour tes siestes d'été ?

Je t'appelais « minou » d'une voix ou d'une autre. J'étais parfois un peu enfant avec toi, je l'avoue. Mais à cet appel de moi, « minou », tu trottinais aussitôt en ma direction…

Tu voyageais donc entre les Landes et les Vosges, dans ton « panier de minou ». Les veilles de départ, alors que s'accumulaient les bagages, les sacs et les cartons dans l'entrée de la maison, tu suivais nos préparatifs, tu tournais autour des sacs, reniflant et grattant.

Dans la première heure de cage, parfois, tu miaulais, tu t'agitais mais très vite, tu t'endormais et l'on ne t'entendait plus pendant de longues heures. Alors venait l'arrêt promenade. Au début nous espérions à chaque fois que tes intestins se dénoueraient, que tu profiterais de cette promenade pour « couler un bonze » ou tout au moins mouiller l'herbe ou la terre. Mais non ! Rien ne sortait, il fallait donc te remettre en cage. Alors survenait parfois la catastrophe, sanctifiée par d'intempestifs et féroces miaulements de dépit et de gêne. Nous devions te nettoyer et à cet effet nous avions tout prévu : le sopalin, l'eau, le désodorisant.

Au cours des deux dernières années de ton existence, en 2003 et 2004, le « miracle » s'était

enfin produit ! Tu faisais pipi et caca, en laisse, comme un petit chien bien élevé, lors de ces haltes. Et tu ne tirais plus sur ta laisse pour t'arc bouter devant un arbre ou un talus…

Avril 2004… « Les jours qui caracolent », prenant chaque matin et chaque soir un petit bout de nuit. Sept ans que nous t'avions auprès de nous. Sept ans de gentillesse et de fidélité. Sept ans de notre vie… Jamais encore nous n'avions gardé un chat aussi longtemps.
Fripouille, mon premier matou, qui me suivait en promenade comme un petit chien, sans laisse, trôna 6 ans, du 20 août 1974 au 8 septembre 1980.
Minette, que je recueillis à la SPA, petite chatte tigrée à l'enfance de misère, extraite d'un tonneau empli d'huile de vidange au coin d'un garage désaffecté, et que je choisissais alors qu'on me proposait un beau chaton riche et gras, régna 5 ans, de décembre 1985 à mars 1991.
Grosse bulle, le fils de Minette, lui, eut un règne bien court puisqu'il disparut âgé de quatre mois sous la roue de notre Datsun de l'époque, lors d'une manœuvre, le 2 octobre 1986.
Au fond du jardin envahi par les herbes, entre les arbres, au pré Gallé en terre Vosgienne, trois piquets blancs sont plantés. Même la grande tempête de décembre 1999 ne les pas renversés, ces piquets.

Chère Matoune, je ne m'étendrai point sur le terme de ton existence. Avec Sirius, ça suffit. Aussi je serai bref dans ma conclusion.

Tu fus percutée par une voiture le 1er juillet 2004 sur la route devant la maison. Mais tu ne mourus point. Pas tout de suite. Nous ne vîmes pas l'accident. Ce jour là, nous partions dans les Vosges, sans toi. Tanguy et Marie devaient s'occuper de toi en notre absence. Nous ne t'avions pas prise cette fois là car nous remontions dans les Vosges par petites étapes.
Tanguy, au téléphone, lorsque nous fûmes arrivés dans le Berry pour les célébrations du bicentenaire de la naissance de George Sand, nous avait dit : « la chatte semble gênée de l'arrière, sa queue traîne au sol et on dirait qu'elle est blessée sous le ventre. »
Le 18 juillet nous étions de retour. Nous avons vu… Et compris ! En notre absence, deux jours après l'accident, Tanguy t'avait menée chez notre vétérinaire habituel. Tu fus opérée. Allais tu rester ainsi, handicapée jusqu'à la fin de tes jours ou bien y aurait-il une amélioration, soit un rétablissement de ces fonctions essentielles qui sont celles de l'élimination ? Combien de temps s'écoulerait alors jusqu'à ce retour espéré en une vie normale ?
Juillet passa. Le 5 août dans la soirée je te vis pour la dernière fois, couchée sur le ventre, les pattes repliées. Et tu me regardais, de tes si jolis yeux à peine voilés d'une tristesse que tu semblais combattre… Mais je savais ta détresse.
Tu n'entrais plus dans la maison… Et pour cause ! « ça » ne marchait plus ! Nous étions en plein été. Sans pluie. L'automne viendrait, puis l'hiver. Nous te voyions déjà, dormant dehors, sous quelque abri de fortune, par les longues nuits de novembre… Nous envisagions de te garnir de couches, comme les bébés.
Dans la nuit du 5 août, l'infection gagna rapidement et ce matin du 6 août, Irène me téléphone à la poste de St Julien en Born où j'étais depuis mon retour de vacances : « j'amène la chatte chez le vétérinaire. Nous ne pouvons plus la laisser dans cet état ».

Tu es enterrée à côté du cabanon, là où mamy autrefois, mettait un vieux fourneau pour cuire ses confitures dans un chaudron et faire bouillir sa lessive.
Aujourd'hui cet emplacement est devenu un petit bout de jardin et il y a désormais, juste au dessus de toi, un rosier, un pied de lavande et quelques plantes vivaces.

LES ECRITS DE 2005

TEXTES DIVERS

BREF COMME UNE GIFLE, LONG COMME UN TORRENT

Si j'ai plusieurs registres d'écriture, je m'aventure cependant ou plutôt je dérive vers une écriture que je définis comme un espace de liberté en lequel tout devient possible, accessible, imaginable… Un espace qui n'a plus de règles de composition, qui enchevêtre les scénarios, les situations et les « atmosphères »; qui superpose des images ou des morceaux d'images. Les phrases changent de rythme, je fais tour à tour bref ou long. Bref comme une gifle ou un bras d'honneur, long comme un torrent qui dévale des kilomètres de pentes rocailleuses.

Disons que dans certains registres relativement digestes quoi que tortueux à dessein ou émaillés de réflexions et de commentaires, j'écris encore… et je continuerai… pour ces visages ou ces esprits dont les regards et les portes me sont largement ouverts. Et si d'aventure ces esprits et ces regards accueillent mes tags, mes révoltes et mes cris, me pardonnent quelques bras d'honneur ou quelques « salasseries »; la générosité de ces visages et de ces esprits me confondra toujours d'humilité et d'admiration.

Car c'est bien là le hic :

S'il devait exister vraiment une « vérité suprême, une valeur au dessus ou indépendante de toute mode ou tendance, une valeur plus sûre que toutes ces valeurs aux quelles tout le monde croit, cette « vérité » là ne serait faite que de gentillesse, d'humilité et d'accueil.

Ça existe.

Je le sais.

Je l'ai vu.

On m'a même laissé toucher.

J'y ai bu.

C'était tellement beau que ç'en était inhumain…

Ça venait même d'au-delà de Dieu…

Et pourtant ç'a avait pris forme humaine !

Pour la chatte d'Yvette, ma voisine de Tartas, au « Cap Nègue », les mots n'ont aucune valeur… Sauf la musique des mots, peut-être.

Elle était ce soir là pelotonnée sur la plaque de la cuisinière et son dos était aussi chaud que le gros poêle chargé de bûches incandescentes…

Nous ne parlions avec elle que par des regards… Mais quels regards !

Elle voulait bien se laisser caresser mais fallait pas qu'on l'emmerde en lui tirant les pattes de devant.

Contester le système, tirer à boulets rouges sur les gosses de riche et sur la prose des intellos, dénoncer les injustices et les hypocrisies, la folie des guerres, chier sur la loi du fric et sur l'outrecuidance des apparences et des reconnaissances médiatisées, casser le vase sacré… Oui, c'est vrai : ça change pas le monde mais ça fait du bien… Disons qu'on se fait un petit plaisir.

Et si en plus ça fait rire, alors oui, c'est vraiment le pied !
Mais ça ne suffit pas pour entrer de plein pied dans cet espace de liberté que doit être celui de l'écriture…
Parce que l'écriture, c'est aussi comme une prière. La même prière que celle du vrai croyant qui parle à son créateur. En toute liberté, sans faux semblant, sans témoins admiratifs ou complaisants, pourfendeurs ou encenseurs…
Contester le monde ne suffit pas.
Il faut aussi et peut-être surtout contester son propre monde.
Le monde qu'on a en soi.
Nos certitudes.
Notre propre pensée.
Chier sur son propre système.
Parce que lorsque tu chies sur le système, tu opposes au système ton propre système… qui n'es qu'un système parmi tant d'autres et qui n'a pas plus de valeur…
La chatte d'Yvette n'a pas de système.
Elle n'a qu'un organisme.
Un métabolisme.
Elle est une entité naturelle.
Elle ne ressemble cependant à aucun autre félin de son espèce.
Les surréalistes n'ont rien inventé.
La réalité était déjà surréaliste…

APACHE ou PUNAISE…

J'ai une belle âme mais je suis un apache…
Insoumis, rebelle, insolent, déraisonnable, iconoclaste, loubard de l'écriture, je crache sur le beurre d'escargot, la télé réalité, le baron Seillère et les mensonges de l'information…
Mes colères, mes réflexions et mes réactions épidermiques de petit crétin méritent bien quelques coups de pied au cul !
« Ah, putain, comme je regrette ! »… Trop tard, le mal est fait, c'est dit. L'image me tachera toujours.
Mais si tu savais l'âme que j'ai pourtant ! Dans cette enveloppe d'apache justement !
Tu t'y jetterais dedans, tout droit, en toute confiance…
Parce que cette âme là peut tout entendre, tout écouter, tout comprendre, sans jamais conspuer ni exclure…
Même si t'es un salaud, je te tends d'abord la main pour te sortir du trou, sauver ta peau, te donner à bouffer…
Mais après, si je me frite avec toi, tu vas prendre des coups !
Je suis un apache… Pire, même : une punaise.

De tous les êtres de la « création », le champion de la baise c'est bien la punaise !
Cet insecte qui pue quand on le touche passe sa vie entière à baiser, se posant sur tout ce qui lui plaît.
Entre les plis de toutes les féminités, au coin de tous les regards qui chavirent, dans la douceur de toutes les gentillesses comme au revers d'un large col de mantille…
Ni vu ni connu en toute impunité, ivre de la lumière des visages, oh punaise, je baise avec mon âme !
Le plus bel endroit du monde pour la punaise que je suis, c'est le creux de ta main. Ecrases moi si je te déplais…
Existes moi si tu as dans le creux de ta main le feu créateur ! Je peux baiser jusque dans le feu si tu m'y convies !
Tu peux aussi souffler très fort pour que je quitte le creux de ta main. Alors je volerai pour ne point tomber là où il n'y a plus rien à baiser : au pays des auras, de la reconnaissance médiatisée, de l'insolence et de la domination des apparences, dans ce pays stérile et sec comme du bois mort où l'on n'aime que « parce que »…
Où l'on se cache derrière ce que l'on fait croire, ce pays des certitudes pièges, ce pays où il n'y a plus rien à baiser parce que trop recouvert de ces poussières qu'assiègent en vain mes phéromones… Je ne baise pas sur ce qui me déplaît.
Je baise avec mon âme, oui, c'est vrai…
Mais ne prends pas les vessies pour des lanternes : une fille chic, gentille, avec un joli visage, et bien habillée… ça me fait quand même quel que chose !
Fidèle à celle que j'ai choisie je n'en suis pas moins amoureux de toutes et ça, c'est dur à gérer ! Mais ça se gère !
De même que les Gaulois craignaient que le ciel ne leur tombe sur la tête, la punaise… ou l'apache que je suis, ne craint qu'une seule chose : que ses émerveillements se décolorent !
Salut, visage chic ! Merci pour ton regard même d'une seule fois alors que tu ne savais rien de moi…
Je t'ai aimé sans savoir ni pourquoi ni comment… Mais, oh ! putain, qu'est-ce que je puais !

LES MAUVAISES HERBES

Dans les hautes sphères intellectuelles gravitent autour du noyau dur des essaims de journalistes littéraires, de romanciers, d'écrivains, d'essayistes et de chroniqueurs médiatisés. Se produisent également dans les salons officiels et sponsorisés ces cohortes d'auteurs souvent adulés, commentés, instigateurs de modes, de tendances et de courants.
Une grande porte s'ouvre comme un immense trou béant dans la couche d'ozone de l'atmosphère, par laquelle les seigneurs de la pensée et de l'écriture, bardés de culture universitaire, de titres et de références, s'engouffrent tels des conquistadores.
Polluent-ils les esprits et les cœurs par des discours inaccessibles au commun des mortels ou interprétés selon des sensibilités qui s'affrontent, et voilà que les faiseurs

de modes et de tendances, soutenus par la presse et l'audiovisuel, s'empressent de les béatifier, eux, les saigneurs de vérité et de toutes ces veines qu'ils jugent chargées d'un sang impur…
Outre le grand accès par le trou de la couche d'ozone, il est de ces petites portes entrouvertes à d'autres cohortes d'accédants et de postulants que les « élus », condescendants ou pourvoyeurs de marginalités récréatives, ont prévues pour que le « sens du monde » ait un air « évolutif ».
Mais le manège ne prend jamais en marche les enfants pirates, le « sens du monde » ne fait jamais monter sur ses chevaux de bois les loubards de l'écriture, les « écrivains » à la petite semaine du courrier des lecteurs ou des fanzines ni les diseurs d'un autre monde…
Sans doute sont-ils légions, tous ces enfants pirates plus ou moins poètes ou philosophes…
Ils sont confus ! Voilà : le grand mot est lâché ! Ils sont confus. Confus confus ! Et parfois vilains culs, comme ces babouins criards dont on se moque au zoo.
Eh bien tous ces pirates, ne vous en déplaise, conquistadores et pandores de la pensée universelle, poussent et repoussent sur tous les terreaux du monde. Et aussi longtemps qu'il le faudra, demain, après demain ou dans mille ans, ils aboieront encore pour que change le sens du monde.

Je revois ma grand-mère dans son jardin les jours de grand soleil d'été, avec son chapeau de paille bien vissé sur sa tête et enveloppée jusqu'aux chevilles d'un vieux tablier de cuisine, cultivant de nombreux légumes mais très peu de fleurs, s'exclamant comme on le fait pour la peste : « Ah, ces mauvaises herbes ! ça repousse toujours ! »

Mais les mauvaises herbes, c'est aussi la vie !

Mardi 9 avril 1996, à la poste de Bruyères dans les Vosges, pendant une courte pause, avant de reprendre le travail…
« Mademoiselle Brocard est en chimiothérapie, Top 12 avril 95 descend pour un an à 3,60 pour cent, le patron bosse en costard depuis le 1er avril… Et je vois ce jour comme au travers d'un rideau d'eau de vaisselle avec dans les plis du rideau, des taches noires, épaisses et sans consistance qui semblent s'écouler lourdement.
N'y aurait-il point dans ces taches quelques affreux visages de pédophiles enfriqués… Et la crasse puante de scandales financiers ? »

VALEURS ET REALITES

Les valeurs, clairement définies et inscrites dans les textes du traité constitutionnel, sont celles d'une idéologie à laquelle non seulement les peuples de l'Union Européenne se rallient, mais aussi celles qui sont exprimées et soutenues par les principaux partis politiques et gouvernements libéraux ou démocratiques.
Il n'en demeure pas moins que toutes ces valeurs, même inscrites dans les textes de

lois, sont et seront dénaturées, voire piétinées par le marché qui s'impose dans toute sa dureté, en Europe et dans le monde. Les textes du traité sont très explicites à ce sujet : c'est bien la réalité qui prime sur l'idéologie.
L'idéologie est la façade de l'immeuble, bien visible, bien réelle, qui retient nos regards, nous rassure et nous incline au OUI.
Mais la vraie réalité est à l'intérieur du bâtiment, dans ces bureaux, ces pièces et ces couloirs où ne règne vraiment que la loi des prédateurs et des marchés, et où il ne fait pas bon vivre pour les citoyens que nous sommes parce que les droits et la justice sont bafoués, les juges et les institutions corrompus.
Alors, le 29 mai 2005, l'on peut dire OUI aux valeurs, mais à la seule condition que la réalité rejoigne l'idéologie… Ce qui n'est pas le cas avec le texte que l'on nous propose.

A Marie José FEREY, guichetière à la poste de Bruyères dans les Vosges, le 10 janvier 2005

Bien que je t'adresse cette lettre à toi personnellement, je t'autorise et même je te suggère de la faire lire à tous ceux qui parmi vous sont encore présents à la poste de Bruyères, et qui m'ont connu.
L'estime que j'ai pour toi n'est d'ailleurs je crois bien, un secret pour personne.
Voilà…
Le 12 janvier 2005, un mercredi, sera pour moi le dernier jour de mon activité professionnelle. Il va sans dire que je fête cet évènement en « grande pompe » avec d'une part mes collègues de la poste de Saint Julien en Born, bureau dans lequel j'ai travaillé durant les 3 derniers mois, et d'autre part quelques uns de mes collègues brigadiers EAR du groupement Landes Océanes.
Le 12 janvier étant mon ultime jour de travail, c'est seulement le 14 que je fais la fête… toute la journée.
A ce niveau là, je n'en serai plus à une journée près…
Le 12 janvier n'est pas pour moi une date ordinaire, loin s'en faut !
C'est en effet ce jour là qu'en l'année 1977 tu fis ton entrée à la poste de Bruyères, venant je crois de Paris 61 si mes souvenirs sont exacts.
Une petite Vosgienne enfin revenue dans sa vallée de la Mortagne.
Je te revois encore ce 12 janvier 1977 dans une robe rouge, avec un grand imper blanc.
J'étais à la « cabine financière ». Au moment de la rentrée des facteurs. Y'en a même un parmi eux, peut-être était-ce Michel Douche, qui a dit « voilà le petit chaperon rouge ».
Te voyant donc débarquer ainsi, alors que ton arrivée était annoncée depuis au moins 15 jours, j'en étais quelque peu ému. Et c'est bien normal : la féminité m' a toujours émerveillé depuis ma plus tendre enfance. Soit dit en passant selon une expression de moi qui a fait long feu déjà, merci pour toutes ces « piqûres d'héroïne dans la veine à

vif sans les effets secondaires dévastateurs »… Ces piqûres qui m'ont convaincu que le paradis existait déjà sur Terre avant d'exister dans le ciel.
Bien des années plus tard, un jour d'été au guichet, tu devais être en vacances, des gens qui te connaissaient bien m'ont parlé de toi, évoqué cette gentillesse, cette délicatesse, cette discrétion qui te caractérisent particulièrement.
J'ajouterai pour ma part « une certaine élégance dans une merveilleuse et authentique simplicité ». Quoi que je puisse dire aussi (mais ce n'est pas trop grave) : « une réserve et une mesure en toutes choses qui confine parfois à une certaine froideur portant ombrage à ce meilleur de toi-même à nul autre pareil ».

Le vendredi 14 janvier de cette année 2005 rappelle à mon souvenir ce même 14 janvier 1999 lorsqu'à la poste de Bruyères je fêtais mon départ… En compagnie de mes « petites fées », toi et Françoise à mes côtés et devant mes nombreux copains des Vosges, sans compter quelques « clients » que j'avais invités. Le conseiller financier que j'avais été neuf ans durant, dont quatre sans cravate, et qui se déplaçait à vélo, avait fini par avoir une « grosse cote » auprès des dames et demoiselles, naturellement bien conseillées pour leurs placements.
Six ans ont passé.
Un gouffre, une éternité…
Parce que je viens de traverser durant ces années un autre « segment d'existence »… Avec d'autres « piqûres d'héroïne » et une toute autre carrière comportant quelques épisodes atypiques.
Mais ce 14 janvier 1999 est aussi proche de moi aujourd'hui que le jour d'hier.
Mon écriture a évolué aussi.
Sans doute avez-vous pu me lire, les uns et les autres, dans l'Echo des Vosges, Marianne, l'Est Républicain, l'Humanité Hebdo et même, mais plus rarement, dans Le Monde et une fois dans le Figaro… Je « squatte » en effet partout où l'on veut bien accueillir mes propos généralement axés sur des sujets d'actualité.
Mais cette écriture là n'est pas la seule. J'en ai une autre, plus libertaire, plus « hard », plus « du fond de mes tripes ».
Cette écriture là envahit régulièrement les pages d'un petit fanzine qui se nomme ROUE LIBRE, distribué gratuitement, lu en pays de Born par quelques dizaines de personnes et notamment au cinéma de Contis, un espace où l'on pourfend cette culture kitsch ultra médiatisée genre Star Académy et autres conneries soporifiques édulcorées de nos différents programmes de télévision.

Certains Chrétiens définissent l'enfer par la perte de la présence de Dieu…
Je dirais de l'enfer qu'il est assurément celui des fractures relationnelles.
Quand t'as été bien avec quelqu'un, que t'as bu avec lui au même verre, que t'as partagé avec lui des émotions, traversé avec lui des segments d'existence… Et que, suite à un énorme malentendu tu n'as plus jamais revu cette personne, il y a bien là une fracture relationnelle. Et c'est ce qu'il y a de pire, je crois.
Plus encore que d'avoir à subir toutes les injustices, toutes les hypocrisies et toutes les violences.
Dans cette si drôle d'expérience qu'est la traversée de la vie, j'ai parfois vécu ce

genre de fracture. Je ne m'en suis jamais remis…
Telle est donc ma définition de l'enfer sur Terre.
J'exhorte tous les acteurs de la grande scène du monde à ne jamais porter à leurs lèvres la coupe si amère de ce vin maudit entre tous : celui de la fracture relationnelle.
Mais si j'ai une définition de l'enfer, j'en ai une aussi du paradis, semblable à celui qui fait vibrer de bien être les ailes de la mouche entre les plis d'un rideau… comme entre les plis de toutes les féminités.

Du printemps 99 au printemps 2005

Au printemps 99 alors que je débutais ma « carrière » si l'on peut dire, de chef d'établissement à la poste de Lesperon, il n'y avait pas dans ma vie comme à présent en 2005, de « courrier des lecteurs » ou d'internet ni de « mails » ni d'ordinateur portable pour m'exprimer.
J'écrivais en ce temps là dans des carnets, ou, au mieux, sur « word » en traitement de texte grâce à ma 1ère bécane dont le disque dur ne faisait que 1,7 Go.
Mon seul « espace de communication en direct » était le cinéma de Contis où je me rendais souvent et que je considérais comme un lieu magique. Et encore ! Ne noircissais-je que de quelques « pensées » le Livre d'Or de Betty et Rainer posé à l'extrémité du bar du cinéma.
La tête pleine de rêves et d'idées, je traînais mes basques dans le hall du ciné avant les films, je me gavais de l'atmosphère de quelques visages typés dont le regard me ravissait parfois à l'extrême.

« Au pays des guignols gris », mon premier livre, était encore bien loin même si l'idée qui le devait faire naître existait déjà depuis le bicentenaire de la révolution Française en 1989.
Les carnets, depuis 1983 et les textes tapés sur « Archibald » depuis 1997 n'avaient alors aucun lecteur… Autant aurais-je écrit sur les murs d'une forteresse de l'Ile du Diable si la poste de Lesperon, rectangle de béton au milieu des pins Landais, eût pu s'apparenter au bagne de Guyane !
Aussi, au cinéma de Contis, dès ce mois de février 1999, le Livre d'Or de Betty et de Rainer attirait-il mon attention et mes premières inscriptions… J'imaginais ces jolis visages de jeunes dames et demoiselles qui me faisaient battre le cœur, feuilletant ces pages. Je signais « Guy » tout court, tout simplement.
Je n'étais pas encore « yugcib » ni le « pirate vivant » de Roue Libre. En cet hiver 1999, la chère « Yaya », une habitante d'Escource près de Mimizan en pays de Born, et ses amis de Born Interactif ne rédigeaient pas encore Roue Libre, petit fanzine qui depuis maintenant 4 ans, est distribué gratuitement… Et même comme par hasard, « subrepticement » posé sur une table dans le hall du cinéma de Betty et Rainer.

Le top du top de mes rêves et de mes fantasmes d'un autre monde possible se mit à atteindre des sommets au moment du festival Ciné Fête à Contis en juin 99.
J'écrivais des messages que j'introduisais dans des bouteilles fermées et jetées sur la

plage. Je traçais des « petits mots » sur des feuilles A4 semées autour des lieux où se déroulaient des « représentations » en plein air.
Il faut dire que ces « petits papiers » étaient « stratégiquement » bien placés, en plein sur le passage des visiteurs. Je me planquais comme l'Indien derrière le cactus afin de juger du résultat…
Un désastre ! Quand c'était pas le vent qui emportait ma poésie, c'était Betty, Rainer ou l'un des comédiens qui y marchait dessus…

A Lesperon en ce printemps 99, je prenais fait et cause pour l'équipe de rugby locale qui , le 6 juin devint champion de France. Ce qui généra dans la commune une liesse et une fête historiques.
Cependant, en dépit de mon enthousiasme, de ma candeur et de ma participation au voyage en car pour la finale, et de mon « investissement » dans les mémorables festivités qui suivirent lors de cette « nuit historique » du 6 juin à Lesperon, je n'en demeurais pas moins pour les villageois « Monsieur le Receveur » ou « Monsieur Sembic » long comme le bras… Mais le « Receveur » était en fait très peu conforme, comme je le raconte en détail dans un certain « document pirate », à l'image de ces receveurs de la poste qui s'étaient succédés à Lesperon depuis 30 ans…

Ma femme me reprochait alors de « trop me mettre en avant » ou de trop extérioriser ma gentillesse et mon idéal… Ou mes emportements du pot de terre contre le pot de fer.
Il est vrai que l'image que je donnais de moi en ce temps là, même en des lieux tels que le cinéma de Contis, même auprès de gens qui eussent pu apporter quelque crédit à ma « vision du monde », cette image là, donc, n'était point faite pour me valoriser. Je la traînais à dire vrai tel un boulet.
Aussi les moqueurs s'en donnaient-ils à cœur joie et les portes, loin de s'ouvrir comme je l'eus espéré, se refermaient-elles. Et lorsqu'elles s'entrouvraient, un léger souffle de condescendance me rappelait bien vite à la dure réalité du rapport de communication.

Pour avoir trop misé sur le cinéma de Contis, sur Betty et Rainer qui vivaient dans un autre monde que le mien, pour avoir trop dispersé de ces « petits papiers » et tagué comme un gosse dans le Livre d'Or, j'ai usé mon énergie et mon âme, donné une image de moi qu'aujourd'hui je regarde presque avec condescendance.

Six ans ont passé.
J'ai nettement amélioré mes compétences techniques en informatique et en internet. J'ai investi dans du matériel plus performant : « Cassiopée ».
J'ai d'ailleurs presque tout appris tout seul comme un gosse de pauvre qui append à lire sans aller à l'école.
Il y eut tout d'abord ces « courriers » dans Sud Ouest et autres journaux ou magazines. Un premier livre puis un second. Et… Roue Libre, les « documents pirate » qui ont fait le tour de la poste des Landes, les forums d'alexandrie online, et maintenant ce site…
Le temps des messages dans les bouteilles est révolu.
Désormais, ça « voyage » sur le Net, on me répond, mes rêves les touchent enfin ces

visages que j'aime tant et qui sont comme des « piqûres d'héroïne ».
Et cette image de moi, aujourd'hui, même si elle est encore à améliorer et sujette à un certain nombre de critiques, je la préfère à celle du printemps 99.

En fait, j'ai peut-être aujourd'hui plus de gentillesse que lors de mon arrivée dans les Landes en février 99.
Mais je sens peu à peu monter en moi une force avec laquelle je peux combattre les moqueurs et les condescendants, les « ceu's qui braillent « confus ! confus !
Ou me conseillent des « thérapies »…
Une force qui monte comme les jours d'avril qui caracolent contre la nuit, une force qui plante mon regard dans les yeux de mes contradicteurs.
Le temps des « yeux dans les godaces » et des soirées solitaires à noircir des pages de carnets avec des trémolos dans l'âme est révolu.

Oui, je veux aimer de toute mon écriture, je rêve de ces mots qui guérissent, effacent les cicatrices et se posent tels des doigts de jeune femme sur des attentes blessées ou muselées… Mais je veux être fort et ne point m'en laisser conter, ne pas baisser les yeux et résister à toute forme de pression ou de compromission. Ne pas souscrire aux contrefaçons et aux hypocrisies, ni à la loi du fric et au culte des apparences.

Le 4 mai 2005, après le film sur Dalida sur A2 les 2 et 3 mai…
« Je n'ai jamais mendié l'amour d'un homme, et ce n'est pas à 54 ans que je vais commencer »…. (DALIDA)

… Oui ! Une femme n'a pas à mendier l'amour d'un homme. Jamais. A aucun moment de son existence.
Une femme a sa féminité, une féminité qui est sienne, ne ressemble à aucune autre. Cette féminité là est un don de sa personne, un don gratuit, sans contrefaçon. Et l'homme dont le regard n'a pas été retenu par l'expression d'une telle féminité, n'a rien compris de ce qu'est une femme.
De même, un homme n'a pas, non plus, à mendier l'amour d'une femme. Si un homme peut et doit soigner son apparence, c'est aussi comme la femme, pour donner de lui ce qu'il y a de plus vrai et de meilleur en lui, et faire de son visage, de son regard, de ses mots, de toute sa manière d'être et de se comporter, la seule réalité digne de reconnaissance : celle dont l'image n'est plus un décor de façade, une duperie ou un piège à oiseaux.
La femme ou l'homme qui mendie l'amour de celle ou de celui qui pourrait être son partenaire, se fragilise et brouille son image. Il ne lui reste alors plus qu'une concupiscence… ou un rêve déraisonnable ayant pour seul avenir un tas de cendres…

« C'est fini la comédie… »

CE DONT JE REVE LE PLUS ?

Ce dont je rêve le plus ? Certains de ces visages que j'aime tant le savaient déjà avant que je ne l'exprime…
Aussi je ne le mendie jamais.
Je prends ce qui me plait et dont je peux me saisir.

Je reçois comme un cadeau tout ce qui me tombe du ciel et m'émerveille.
Et je donne tout ce que j'ai envie de donner…
Mais je ne mendie pas.
Plutôt crever la gueule ouverte que de mendier ce dont je rêve tant !
Ne vous avisez point de prétendre que c'est de l'orgueil : vous saurez alors de quel bois je me chauffe !
Que je me mette en avant ou en retrait, qu'importe les moqueurs ou les indifférents, et que ceux qui de moi attendent un signe qui ne vient pas, me pardonnent…
La force de résister, de ne pas se compromettre, de ne pas céder sous le poids de quelque détresse, impose parfois silence et solitude. En de tels moments, dans le « cœur du réacteur », se prépare une nouvelle forme de violence : celle d'un amour sans raison d'aimer, celle d'un pardon aux offenses mais sans soumission aucune…

La meute

Ce mercredi 4 mai 2005 au château de Cheverny en Sologne, à 17heures comme tous les autres jours d'ailleurs, c'était le moment du déjeuner pour les toutous de la grande meute…
Il y avait bien là dans le chenil une cinquantaine d'animaux qui, de loin ou d'un regard d'ensemble, semblaient tous identiques. C'étaient des chiens courants de belle taille, de robes feu et neige sale. Rassemblés sur une terrasse pour la plupart d'entre eux, ou serrés les uns contre les autres sur les marches d'un escalier en face d'une grille pour les plus hardis de la meute, tous attendaient le « maître chien » qui allait ouvrir la grille.
Dans la cour du chenil, bien alignés sur un même rang, les quartiers de viande avaient été jetés, formant un énorme bourrelet de carcasses et de chairs déchirées.
Bien que les chiens parussent tous identiques, lorsqu'on les regardait chacun d'entre eux en particulier, leur tête, leur regard, leur expression et leur comportement différaient assez nettement les uns des autres.
Une telle meute, même aussi compacte et constituant une troupe disciplinée, n'était-elle pas en réalité une somme d'individualités qui, une fois isolées en des lieux ou des situations en les quelles elles eussent pu se singulariser, n'auraient plus alors été l'un de ces éléments ordonnés d'une meute gouvernée ?
Ce désir de nourriture, exacerbé par les aboiements, les gesticulations et une tension générale parvenue à son paroxysme, ne semblait pas toutefois ressentie par les spectateurs avec l'acuité dont on se serait attendu. Sans doute parce qu'une chape d'autorité, de conditionnement et d'encadrement par les maîtres chiens pesait sur la meute de tout son poids.
D'ailleurs, lorsque le maître chien et son assistant ouvrirent la grille de la cour, les animaux se précipitèrent, non pas tout de suite sur la nourriture tant désirée, mais devant le maître chien, tels des chanteurs de brousse pour une chorale en pleine jungle.
En l'occurrence, le fouet du maître chien faisait office de bâton de chef d'orchestre.
En ces instants de tension extrême, s'élevaient des clameurs que l'on eut pu prendre pour des chants de guerriers. Mais l'ordre attendu n'ayant encore point été donné, la meute ainsi tenue en respect se dressait tout entière telle une cohorte de soldats en armes prête à l'assaut.
Enfin le maître chien d'un mouvement de bras à peine perceptible, puis s'écartant de sa

position stratégique, donna le signal de la curée…
Aussitôt cessèrent les aboiements et, en un ballet agencé et cadencé, mais tournoyant, ponctué de grognements et de claquements de mâchoires, les bêtes se saisirent chacune d'une pièce de viande ou d'une carcasse.
Je me demandais si chaque bête parviendrait à s'emparer d'un morceau et apaiserait sa faim. Mais j'observais le maître chien qui évoluait, attentif au moindre incident, au beau milieu de la meute. Alors je vis bien que chaque chien avait pris part au festin et que nul ne demeurait à l'écart ou exclu, dépourvu de nourriture.
De cet énorme bourrelet de carcasses et de pièces de viande déchirées, en quelques instants il ne resta plus rien au sol. Pas même les os puisque ceux-ci furent broyés entre les puissantes mâchoires.
Ceux qui avaient pris les morceaux avec les os les plus volumineux furent les derniers des retardataires à rejoindre le gros de la meute déjà léchant chaque centimètre carré de la cour ou buvant goulûment au bassin alimenté par un puissant jet d'eau jailli d'un gros tuyau.
Une odeur animale de poil mouillé, d'humeurs fortes et de peau tannée régnait autour du chenil. Les bêtes rassasiées se léchaient entre elles et parfois se montraient les dents, se mordaient au museau ; une altercation bruyante survenait dans un face à face entre deux fauves… Mais l'emprise du maître chien sur l'ensemble de la meute et sur les plus querelleux en particulier, tempérait la dureté du rapport de communication.

Les uns après les autres, les spectateurs, agglutinés devant la grande grille extérieure durant le repas de la meute, s'éloignèrent et se dispersèrent dans les allées du parc… Il n'y avait plus rien à voir.

COSMOS

Dans mon « cosmos », il y a le Cercle des très proches, le « Cénacle », le « Grand Chariot »… Et la « Chevelure ».
Soit quatre univers différents qui ne peuvent se comparer entre eux. Ainsi, les visages inclus dans le « Cercle » ne sont pas forcément ceux du « Cénacle ». Et dans ce « Cénacle » ne s'y trouvent pas non plus les visages les plus proches.
Le « Grand Chariot » est l'univers des fidèles, de tous ces visages tant aimés qui, n'étant ni du « Cercle » ni du « Cénacle », n'en comptent pas moins autant dans mon « cosmos » que les visages des autres univers.
A noter cependant qu'il n'existe guère dans mon « cosmos » de « Petit Chariot »…
Quant à la « Chevelure », c'est celle de tous ces visages d'une seule fois ou de quelque « segment d'existence », dont l'importance est telle, que sans elle il n'y a plus de « cosmos ».

Ainsi Jeanne, ma tante d'Arengosse, disparue le 6 mai 2005, était assurément du « Cénacle »…
Me suis-je bien fait comprendre, par l'évocation imagée de cette « hiérarchie » qui n'en est pas une ?

L' IMAGE DE LA MORT

L'image de la mort, par le visage mort de la personne disparue qui nous fut si chère, ou même par la forme inanimée de tout être qui, auparavant, avait un regard, a tellement de

réalité qu'elle en est même surréaliste…
Comment en effet l'esprit des vivants que nous sommes encore peut-il intégrer en son « entendement », la réalité d'un visage inanimé ?

Je pense à ces personnages de cire du musée Grévin… Dans les décors reconstitués de différentes époques, dans ces mises en scène de personnages habillés et grimés, la représentation en trois dimensions fait encore illusion.
Mais dans la mort, il n'y a plus de tricherie ni de contrefaçon. Rien que la nudité d'un visage au teint de cire, rien que deux trous béants qui étaient des narines, deux fentes aux lèvres froides qui étaient des yeux ouverts…
Dans l'esprit du vivant, cette image là peut paraître surréaliste. Elle ne rejoint pas ce que l'on imagine de la mort. Même dans le réalisme absolu de son impact immédiat, elle demeure inaccessible… Proche mais intangible, lointaine mais interrogative…

Et c'est pourtant cette image là que nous allons un jour donner à ceux qui nous aiment.
Dans le cadre d'une réunion familiale, entre amis ou connaissances, vient ensuite le temps des réminiscences, des anecdotes et de l'évocation de quelques traits de caractère… Et que ce « meilleur de lui ou d'elle-même à nul autre pareil », prend-il alors une dimension qu'il n'a peut-être jamais vraiment eu de son vivant traversé parfois sans reconnaissance ?
Que n'a-t-il été « existé » tel qu'il eût du l'être par tous ces gens si préoccupés de « s'exister eux-mêmes » et dont certains étaient du cercle des proches, du cénacle ou du monde des connaissances ?

Les gens disparaissent toujours avec ce qu'ils n'ont pas dit, avec leurs rêves qu'ils ont parfois exprimés mais qui furent le plus souvent des messages codés ou non dispersés entre les solitudes, les projets et les destins entremêlés ou entrechoqués dans la danse de la vie.

La compétition est rude, certes…
Le culte de la réussite, la tyrannie des apparences, l'exacerbation d'une « vision du monde », le mirage des certitudes… Et cette quête d'un « meilleur avril », d'une « terre promise », d'une bonne place au soleil, cette quête de reconnaissance, quel en est le poids réel dans une compétition dont on sort tous perdants sous la forme d'un visage inanimé au teint de cire ?
La compétition est rude. Elle est même absurde. Mais le meilleur de soi même, contrairement à ce qui lui est étranger, n'est jamais ordinaire. Et c'est par lui que peuvent être brouillées les cartes de la grande compétition. Encore faut-il pour cela qu'il se fasse exister de son vivant par ceux et celles sans lesquels on n'est rien…

Le 11 mai 2005 dans le forum membres d'alexandrie…

Vu le nombre de réponses ou de commentaires à mes dernières contributions dans les forums, soit Zéro, Zéro ou un, je me suis alors dit : « le temps et l'énergie que j'aurais dépensés pour vous lire et vous répondre, eh bien ce temps là je vais l'utiliser pour vous

envoyer d'autres « placards ».
Ai-je tort, ai-je raison ? Je n'en sais rien… Et peut m'importe ! Je lis les nouveaux sujets sur les forums, pas tous, c'est vrai, mais beaucoup tout de même… J'ai remarqué qu'à certaines heures, il était difficile de « naviguer » dans les forums et les rubriques d'alexandrie, trop de temps d'attente ou autres incongruités techniques….
Aussi y vais-je dans les heures très matinales… Est-ce une bonne idée ?

Le 11 mai 2005, réponse à Tef pour son commentaire sur ma contribution dans le forum « édition en ligne » d'il y a quelques jours déjà…

Merci pour ta réponse ! Je suis même allé sur un site, je ne sais plus lequel, où j'ai lu tout ce que tu dis sur l'édition en ligne, l'expression en général sur le net et la « cacophonie » des sites, blogs et autres forums en général…
Je te dirais qu'en fait, si je vais sur le Net, c'est pas forcément pour avoir beaucoup de lecteurs… Et je pense que je ne suis pas le seul, loin s'en faut, à penser cela !
Mais c'est un excellent chemin pour rencontrer ses amis, ou ces quelques personnes avec qui on peut discuter de choses qu'on discute pas forcément avec son voisin de pallier ou les membres de sa famille ou ses collègues de travail…
Est-ce qu'une pensée peut vraiment évoluer dans la solitude ? N'a-t-on pas besoin en permanence de recevoir une autre « vision du monde », d'être confronté à d'autres sensibilités ? Il a assurément plein de choses qu'on ne réalise pas soi même, dont on n'a pas idée… Alors, les réponses, convaincantes ou non, oui, elles sont nécessaires ! Le tout, c'est de demeurer libre et responsable…

DES TAGS DANS LE FORUM D' ALEXANDRIE

ARCHIMEDE
Principe d'Archimède : « Tout corps plongé dans l'eau en ressort mouillé »
Principe de yugcib : « Tout visage entré dans mon cosmos n'en ressort jamais »
Et mille excuses pour ma réflexion si peu originale sur le principe d'Archimède !... Que je plagie d'ailleurs.

ENNEMOUR
« Ennemour » est autre chose qu'un simple « néologisme » à la yugcib…
Ennemour, n'est pas le contraire de l'amour, ni la haine ni l'indifférence ni même l'absence d'amour…
Ennmour, c'est ce qui singe l'amour et qui fait croire que… ça, c'est une marée noire, la mère des pollutions…

A TOUS CEUX ET CELLES QUI ME LISENT….

Ah oui ! Je vais vous dire une chose, moi ! J'aurais d'ailleurs du vous le dire beaucoup plus tôt, dès que je suis entré sous le pseudo « yugcib »…

Tout lecteur est un ami pour moi. Pour une raison toute simple : c'est pas une obligation de cliquer sur yugcib, pas plus que sur un autre pseudo, en fait…
Rien que ce petit geste, cliquer sur yugcib, c'est vraiment sympa de votre part ! Mille fois merci pour l'avoir fait, ce geste, et m'avoir lu. Même si, dans la colonne « réponses », y'a zéro pointé, vous m'avez quand même lu !
Je ne vous le répèterai jamais assez : sans vous je ne suis rien. Les murs n'ont pas de visage. Vous êtes des visages…
J'ai tout de même été quelque peu surpris de constater qu'entre début avril et le 11 mai, vous fûtes 62, sur alexandrie online, à lire dans forum 1er chapitre, « Grand Hôtel du Merdier », et 37 « Visages ».
La suite des visages, vous l'aurez, bout après bout, en consultant mon site. Quant à Grand hôtel du Merdier, il est aussi sur le site… L'introduction et le texte intégral en 6 suites.
Mais si vous me lisez par ailleurs, je pense que vous me pardonnerez les horreurs de cet « hôtel du merdier ».
Dans l'expression écrite comme dans la vie de tous les jours tel que je suis, j'ai fait le choix de la franchise absolue… Autrement dit, le « chic » et la « crasse »…
Pour être très franc avec vous, je vous avoue qu'à l'heure actuelle il n'y a que deux personnes au monde dont j'érige le jugement sur mes écrits tel un monument de référence.
L'une c'est ma tante d'Arengosse (Landes), hélas décédée le 6 mai 2005 à l'âge de 94 ans et qui fut institutrice de 1934 à 1976 et dont je retrace l'histoire de notre relation depuis mon enfance à une amie, yaya.
L'autre est précisément yaya, soit Josiane Dubourg qui habite à Escource dans les Landes, une autre « pirate de l'écriture » mais elle, c'est de la poésie, de la vraie…
Avec elle et d'autres amis, nous nous exprimons dans un fanzine « Roue Libre » distribué gratuitement en pays de Born.
Quand Jeanne, ma tante, ou yaya me disent « c'est bien », alors là, oui, j'y crois vraiment ! Par contre, quand deux filles de FR 3 Aquitaine, même mignonnes à en crever de régal, m'ont interviewé sur « Au pays des guignols gris »… Ou quand Annie Quillon, la journaliste locale de Tartas où j'habite m'a dit ce qu'elle pensait de la 2ème partie de « Quel monde possible », eh bien je n'y croyais pas vraiment. Je n'y ai pas cru non plus lorsque Maryse Toulousat-Onno, professeur de Français au collège de Linxe dans les Landes et elle-même écrivain, m'a déclaré, peut être un peu trop spontanément, que mon livre était beau…
Les deux filles de FR 3, elles venaient pour « meubler ». Alors, pourquoi pas Guy Sembic… qui n'était pas encore yugcib, et qui venait de faire l'objet d'un commentaire d'Annie Quillon dans le Sud Ouest de la veille.
D'ailleurs, Annie Quillon trouve que la 1ère partie de « Quel monde possible » n'est pas intéressante parce que trop de « pseudo philosophie »… J'ajouterai même pour ma part qu'au bistrot du coin, on en fait autant à discuter sur des sujets d'actualité !
Et la société littéraire de la poste et de France télécom, dont je suis adhérent, n'a pas fait un commentaire particulièrement élogieux de « Au pays des guignols gris ».
A la rigueur, quand mes bons copains de la Poste avec les quels je fais la bringue, commentent mes « documents pirates », oui, ça me fait chaud au cœur. Mais c'est tout !
Au fond, l'on peut dire ce qu'on veut… Ou ne rien dire, je m'en fous !
Mais vous me lisez, et c'est déjà assez chic de votre part.
Vous savez, y'en a qui attendent de moi un signe qui ne vient pas. Qu'ils me pardonnent ! Je ne sais pas si le signe viendra. Y'a trop de choses qu'on se rend pas compte, qu'on sait pas

voir.
Je n'aime pas décevoir mes amis… Pas même ceux qui ne le sont pas encore !

LES GENS NE SONT PAS DES VEAUX

Des auteurs compositeurs tels que Vincent Delerm ou Jeanne Cherhal ont-ils vraiment besoin de l'appui des grands médias (presse et audio visuel) pour se faire connaître ? Se produire devant un auditoire vite conquis par la qualité des textes et de l'arrangement musical ?
Les gens ne sont pas des veaux. Les gens savent reconnaître ce qui est beau, vrai, émouvant.
Même si les médias et la publicité, les journalistes de la télévision… Et toute la grosse batterie de l'orchestration officielle ne cessent de jalonner la grand'route des Zéniths et des parcs expo de repères phare qui attirent les foules ; il est certain qu'en dépit de toutes les anesthésies et de toutes les propagandes, voire d'une pensée unique américanisée ou d'une culture kitsch à grandes recettes financières, les gens ont encore du cœur, des tripes et de l'âme ! Et ça, les médias ne le commandent pas sur mesure !

J'aborde ici une question qui mérite débat :
La chanson, la musique et la danse, ensemble ou séparément, ne relient-elles pas davantage les gens entre eux que l'écriture, la poésie, le roman ?
Jacques Brel, par exemple, que l'on écoute et chante toujours, déclarait lors d'une radioscopie : « j'aurais aimé être un écrivain, un romancier ».
Eût-il eu le même impact avec des bouquins plutôt qu'avec des chansons ?
Les artistes, du moins certains d'entre eux, souhaitent parfois exercer un autre art que celui qui est le leur.
Personnellement je pense que la musique relie bien plus les gens que l'écriture… A moins de fondre les deux formes d'expression dans un même creuset, comme le font les auteurs compositeurs afin d'enfanter l'épure.
Relier les gens entre eux donne du pouvoir. Pas celui du nivellement. Mais très certainement un pouvoir partagé, soit le vrai pouvoir. Lorsque les gens sont reliés entre eux, ils demeurent libres et uniques. Leurs sensibilités et leurs expériences sont différentes mais il y a le lien qui les unit.
C'est pour cela que je pense que la musique, la chanson ou la danse ont plus de pouvoir que l'écriture.
Lorsque tu lis un livre… ou un texte sur un forum d'alexandrie par exemple, tu es seul devant les pages de ce livre, seul devant les mots du forum, seul avec ce que tu ressens ; A moins de te rendre sur un chat ou d'écrire tes réponses dans le forum, puis de lire les réponses aux réponses… Ou d'aller au bistrot du coin discuter avec des copains.
Tandis qu'un soir de 14 juillet ou de fête sur la place du village, les gens, même s'ils ne se connaissent pas, dansent devant l'orchestre. Une communication immédiate s'établit ainsi par le pouvoir d'une atmosphère. Alors existe à ce moment là une relation qui, même sans avenir, n'en est pas moins réelle, authentique, indépendante des références.
Ne vous méprenez pas sur le sens de mon interrogation. L'écriture et la musique sont avant tout des vecteurs de l'esprit… ou participent au divertissement.
De nombreux écrivains ne sont que d'excellents artisans de l'écriture : ils divertissent et leurs œuvres sont de bonne facture. Il en est de même des musiciens et des chanteurs.

En ce sens, il faut des écrivains ou des musiciens comme il faut des ébénistes et des plombiers.
Mais n'oublions pas que nous avons dans nos bagages Hugo, Zola, Mauriac, Pagnol, Saint Exupéry, Camus, entre autres… Ceux là ne s'apparentaient pas à des « artisans de l'écriture »… Il y avait une autre « trempe », plus encore qu'une « excellente facture » : une âme, au vrai…
Brel Brassens Ferré, le trio sublime du siècle passé, c'est la même veine ! Jeanne Cherhal et Vincent Delerm, assurément, sont les nouveaux talents du 21éme ! Des « pas comme les autres », y'en aura toujours… Et c'est pas les médias qui y changeront quelque chose ! .

NOUS NE DECEVONS PAS LES GENS QUI NOUS IGNORENT

Etre complètement indifférent, voire inexistant ou ignoré dans l'esprit de son prochain offre une certitude qui vaut son pesant d'or : celle de ne jamais le décevoir.
L'on ne déçoit en effet que les gens qui nous aiment ou tout au moins nous connaissent. Les autres, on les importune et notre intrusion dans leur monde est perçue comme une effraction…à moins qu'ils ne deviennent nos amis.
Le risque de décevoir est-il plus grand si l'on a de nombreux amis ? N'avons-nous pas une « responsabilité relationnelle » plus importante si le meilleur de nous-mêmes étend son rayon d'action ?
Peut-on vraiment décevoir des gens qui nous reconnaissent tels que nous sommes ?
Ce qui rend la déception effective, c'est la fracture relationnelle survenant au moment d'une trahison ou d'un comportement inacceptable. L'on ne peut donc trahir des gens qui nous ignorent.
Mais le comportement inacceptable quant à lui, s'il est perçu par nos amis, il l'est aussi par les gens qui jusqu'alors nous ignoraient.

COLLECTIVISME ECLAIRE

Si je devais avoir une vision du monde, voici comment je la définirais : une mondialisation avec une monnaie unique mais sans gouvernement central, sans frontières entre les pays et libérée de la domination des prédateurs, décideurs et actionnaires privilégiés des grands empires financiers. En deux mots j'appellerais cela « collectivisme éclairé ».
Un collectivisme qui ne serait pas un système mais un être multiple. L'individu y serait un être dans l'être, unique par ce qui l'authentifie, reconnu par ses semblables mais inséparable de la communauté humaine. Comme une fourmi dans une fourmilière. La loi y serait orale, puis écrite et approuvée collectivement. Le socle même de la loi et de toute l'organisation de la société serait le rapport de confiance.
Il n'y aurait plus d'élites privilégiés ni d'élus à vie ni à fortiori, d'exclus. Pour un soir, une nuit ou un jour, tu pourrais être toi, le « héros du jour » et il en serait ainsi de chacun, au fil des jours. Chacun « ayant été » sera toujours dans l'esprit des membres de la collectivité, l'unique, le vrai, celui qu'on l'on soutiendra dans l'adversité ou la maladie, et qui lui-même participera au bien être de la communauté.
S'il devait y avoir une autorité à la quelle se rallier, ce ne pourrait être qu'à ce meilleur de

soi même qui existe en chaque être et que l'on apprendrait à découvrir. Alors de toutes ces découvertes si diverses et si multiples, viendraient l'usage, la science, la technique, la gestion des affaires, les arts et la littérature, et d'une manière générale, tout ce qui contribue au bien être de chaque être humain et de la communauté humaine toute entière.
Concrètement, je verrais bien, par régions, pays ou espaces géographiques délimités, par villes ou villages, des « assemblées » élues au suffrage universel pour trois ou quatre ans, constituées de volontaires ou de personnes ayant un projet d'ordre économique et social. Les « élus » ne se représenteraient pas pour un nouveau « mandat » afin que le plus grand nombre possible de personnes ayant des projets puissent participer et donner le meilleur d'eux-mêmes.
Toutes ces assemblées seraient reliées entre elles par les moyens de communication les plus performants afin de coordonner leurs actions et décisions avec l'accord des populations locales.

Pour conclure cet « exposé d'un monde possible », je vous dis tout de même que ce n'est là qu'une « vision ». L'expérience nous a montré que jusqu'à aujourd'hui, et sans doute pour des milliers d'années encore, toute « vision du monde » lorsqu'elle se concrétise, dévie de sa trajectoire… Il y a peut-être là, paradoxalement, dans la quasi certitude d'une déviation, un immense espoir de retournement, en particulier de la « vision » actuellement dominante.

Petit mot à celles et à ceux d'entre vous à qui j'ai plu…

Vous avoir plu ? C'est la plus belle chose qui ait pu m'arriver dans la vie !
Certains d'entre nous rêvent peut-être de devenir célèbre, d'écrire un livre qui sera lu par beaucoup de gens dans le monde, ou d'accomplir une œuvre d'envergure…
Mais, se balader dans la rue et être tout de même reconnu alors que des lunettes sombres éclipsent le regard, ça doit faire un drôle d'effet, non ?
J'aime mieux vivre sans lunettes, sans casquette… Et, sur la scène de la vie par les rues, les fêtes et tous les lieux animés de gens, avoir ce visage ou ce regard que l'on ne connaît pas mais qui fait du bien là où il atteint…
Peut importe ce petit coin de l'autre que mon regard atteint, ou ce que mon visage touche : ça fait du bien d'avoir plu !
Lorsque vient la célébrité, tout ce qui va avec, fausse en partie ce qui a plu.

Un mot encore… Cette fois, à celles et à ceux qui m'ont plu : là, ce n'est même plus de l'amour, c'est de la folie…et ma principale source d'inspiration. D'où l'immensité que je viens d'ouvrir : AU FIL DES MOTS… Ces mots sont les vôtres et je les ai aimés !

TAGS ET PETITES PENSEES

Il y a dans la dureté du monde en dépit de sa cruauté et de tout le poids dont elle pèse sur nos existences, une certaine beauté. Cette beauté réside dans la faculté qu'ont les êtres vivants à survivre, s'adapter, évoluer, établir entre eux une relation intense et durable dans un environnement hostile. Qu'elle soit une fatalité ou non, la dureté du monde dans toute sa réalité est une nécessité. Sans elle, il n'y aurait jamais cette espérance si belle et si enthousiasmante d'un avenir meilleur, ni cette capacité qu'ont les êtres vivants à évoluer et à se perpétuer.

La conscience de l'existence de l'Autre ouvre un nouvel espace relationnel pour un monde vraiment différent de celui dans lequel nous vivons habituellement. Mais cette conscience de l'existence de l'autre n'est pas innée en nous : elle ne l'est pour ainsi dire jamais… Si nous souhaitons l'avoir, nous devons apprendre à l'acquérir. Cet apprentissage là est sans doute le plus difficile de tous, plus difficile encore même, que de réussir ou de construire sa vie. Je ne dis pas que la conscience de l'existence de l'Autre fait ce monde meilleur auquel nous aspirons… Selon une vision du monde ou un regard particulier sur le monde, mais je suis certain que cette conscience là est l'une des seules voies possibles pour l'accomplissement de notre destin.

Nous naissons avec des yeux aveugles par lesquels nous croyons tout voir. Mais la grande affaire de la vie, c'est de devenir voyant avec ces yeux aveugles.

Au féminin, la plus exécrable des créatures a au moins une excuse… Une seule… Et de taille ! En effet cette excuse est d'être, précisément, une femme !

Là où je vais, la manière dont on me regarde peut me révéler ce que je ne dois pas être. Dans ce cas, un regard incomplaisant ou moqueur n'est pas un regard ennemi… Ce qui me préoccupe le plus, c'est la manière dont on ne me regarde pas. Si je n'aime point cette manière là, un regard que je porte naturellement bleu noircit.

Les gens qui écrivent bien et qui ont beaucoup de connaissances, s'ils n'ont ni dans leur cœur ni dans leur esprit cette lumière aussi pure et aussi vive que l'eau claire d'une source jaillie entre des roches au fond d'un vallon où l'homme n'a encore jamais posé le pied, fussent-ils d'un talent hors du commun et de très grand crédit parmi leurs contemporains, et si en outre ils n'ont pas cette humilité qui n'a rien à voir avec l'humilité dont beaucoup de personnages reconnus se parent, alors ils ne sont pas dignes d'être retenus dans nos cœurs. Ils sont tout juste bons à peupler pour un temps des mémoires qui placent comme sur de beaux meubles des bibelots littéraires.

Si je dois un jour exister, il me siérait peu d'exister comme existent tous ces personnages qui font l'actualité et que les médias ou les grands de ce monde « placardent ». Je n'aime pas la manière dont on « existe » les gens, car cette manière là n'est que l'image ou la représentation des valeurs que l'on fait vendre par les marchands et acheter par des consommateurs. Ce que je suis n'est pas à vendre ni acheter ni placarder. Ce que je suis est à exister et à partager sans avoir de voie ou de mode à suivre.

Dans la traversée de « cette si drôle d'expérience, la vie », ma désespérance est aussi immense que mon espérance. C'est pourquoi je n'ai pas « pété le Dragorek ». Garder l'esprit clair en dépit de tout ce qui peut l'ébranler et le faire sombrer ou l'égarer, garder les yeux grands et droits ouverts en dépit de tout ce que l'on ne souhaiterait voir, resté éveillé, conscient et attentif en dépit de ce sommeil traître qui nous guette, me semble d'une nécessité absolue, non seulement

pour survivre lorsque tout s'écroule et que les gens meurent tout autour de nous, mais aussi et surtout pour vivre soi même, vivre ensemble, oui, vivre plus que d'exister.

Ton amour a perdu ses couleurs, ton ennemour a tissé sa toile entre des jours blêmes…
Insoumis, tu avais tous ces cris, ces rires et ces mots que personne n'écoutait…
Que deviendras-tu, toi dont la jeunesse et la générosité souhaitaient changer le monde, toi qui aujourd'hui investit dans le confort des certitudes, embâté et soumis ?

Lorsqu'on me plait, l'on a toute ma faveur. Lorsqu'on me déplait, l'on subit les foudres de ma défaveur. En ce sens, je ne diffère guère du commun des mortels sur cette planète…
Mais lorsque je pardonne et que j'aime sans savoir ni pourquoi ni comment, je suis un exilé…
Ou un extraterrestre chez les enfants de la Terre.

L'instant vécu n'a pas les mots pour le vivre… Il est vécu sans les mots. Les mots existent mais ils ne sont pas encore nés…
C'est le souvenir qui va faire pousser les mots. Mais l'instant vécu ne revient pas. Les mots qui ont poussé l'ont virtualisé dans un espace déconnecté du présent, déraciné de son passé et privé d'avenir…

Dans la perception que j'ai, du renouvellement de certains évènements ou rencontres, et en particulier des jours heureux, il n'y a jamais de « dernière fois »…
Ce serait, comme dans la chanson de Jeanne Mas, « première fois, toute première fois ».

J'envisage un autre type de reconnaissance qui n'est pas la reconnaissance dont tout un chacun rêve… En particulier cette reconnaissance que recherchent les gens qui écrivent…
Cette reconnaissance là est tout simplement celle de l'esprit et du cœur qui m'accueille dans les ports où je me sens bien et en lesquels il me plait tant de mouiller, entre quelques virées pirates…

Le regard que vous porteriez en vous et que vous communiqueriez en me lisant, quel qu'il soit d'ailleurs, me semble bien plus important que le regard que je porte en moi… Il insuffle bien plus ma « vie intérieure » que tout ce que je peux exprimer, par écrit ou de vive voix…

Est-ce si important que cela, d'être compris ? Oui !... Dans un certain sens : celui où tu t'es retrouvé, toi, en particulier…
Mais dans un autre sens, celui des pharisiens et des faiseurs de célébrité, cela n'a pas d'importance.

Il faut à une pensée, non seulement un contenu, une force, une beauté, mais encore une écriture qui lui est propre et qui lui ressemble au plus vrai… Cela suffit-il cependant ? Sa crédibilité n'est-elle pas en jeu, à chaque instant de la vie de celui qui la porte en lui ?

Après le siècle des lumières, et deux siècles de croissance économique, industrielle et démographique, le siècle qui vient sera-t-il celui qui « serait spirituel ou ne serait point » ? Ne sera-t-il en réalité… tragiquement plus, après avoir commencé d'être ?

En un tel essaim de bourdonnements, trilles et roulades fusent de toute part, se démarquant peu ou prou dans une compétition bruissante d'abeilles ivres de nectar doré… A tel point qu'en cette vibration universelle, l'on n'y peut ouïr aucune de ces « grillonnades » à nulle autre pareille !

Les écrits les plus sincères et les plus désintéressés sont ceux que l'on lit dans les livres d'or des lieux de recueillement : ces écrits là ne « postulent » pas.

Ces vaches peintes ne sont ni de race ni référencées : elles n'iront pas au paradis… Ce paradis où tout le monde veut aller, où l'on s'emmerde à ne plus savoir quoi faire de son fric, de sa gueule, de ses succès… avec ses « vaches pas peintes » mais charpentées comme des cathédrales ou lourdes de viande molle.

Ces vaches peintes n'iront pas cependant, en enfer… Cet enfer qu'on dit être celui des Eliminés et des « fous du village », où les Elus ne vont pas, évidemment…
Il y a un autre paradis que celui où tout le monde veut aller : c'est un drôle de château, sans châtelain et sans ascenseurs, sans bals masqués ni visages caramélisés…
Il y a un autre enfer que celui auquel on nous fait croire : c'est un drôle de procès, sans juges, sans couloirs, sans verdict et sans prison… Mais d'une désespérante éternité, d'un abîme de solitude dans son déroulement…
Nous avons cru qu'au « Château », c'était le paradis… Et que le « Procès » nous ouvrait les portes de l'enfer… Et que les vaches ne devaient pas être peintes… Mais le monde un jour changera : les vaches seront bleues… ou d'une couleur que nous ne savons pas encore…

Les émotions absolues sont indissociables d'une sérénité absolue… C'est la raison pour laquelle elles doivent être exprimées, mais en même temps, maîtrisées…
Une émotion, aussi belle, aussi intense, aussi vraie soit-elle, et qui n'a pas la sérénité qui lui est nécessaire, a forcément ses « effets secondaires »… L'un de ces « effets secondaires » est la fragilité, cette fragilité qui nous dessert et nous décrédibilise… N'oublions pas que le monde est dur, que les jugements sont implacables, et que la plupart des êtres… humains… sont bien plus « à l'affût », que la main tendue ; que les visages sont souvent « caramélisés » ; les sourires, « doucement carnassiers » ; et les regards faussement complaisants…
Mais les émotions absolues indissociables d'une sérénité absolue, exprimées et, si possible partagées, ont le pouvoir absolu… sans absolutisme…

Je ne me fais pas beaucoup de souci pour des êtres tels que nous qui ne sont pas des êtres « tombés »…
Nous avons notre orgueil, notre intelligence du monde, et ce culte de nos apparences…Alors, nous nous en sortirons toujours.

Mais les êtres « tombés », ces êtres de la chute, eux, ne s'en sortiront jamais… Ils n'ont plus ce que nous avons, nous.
Et s'il est une main à tendre en premier lieu, pour une traversée déjà si peu confortable, du fait de la chute, c'est bien à ces êtres là qu'il faut la tendre, cette main que nous avons encore, nous,

les êtres debout et fiers.

L'une des définitions que je donne à la mansuétude, et sans doute la plus importante à mon sens, est assurément celle-ci :
« C'est le souvenir vivant de ce qui fut, avant la chute : ce qui nous a émerveillé, interpellé, de cet autre aujourd'hui à terre, oublié ou condamné par les hommes.
Ce qui fut jadis ou même hier encore, a réellement été, et la chute ne l'a pas effacé.
Mais les hommes généralement, ne voient que cette « naine noire » accrochée dans le ciel, comme si elle y était depuis toujours… Ils ne savent plus que la « naine » était autrefois un soleil.

Il est de ces chances que l'on n'a jamais eues et que l'on n'aura jamais… De ces chances que d'autres ont…
Il est de ces vœux qui nous sont chers et qui ne seront jamais exhaussés…
Il est de ces rêves après lesquels on passe sa vie entière à courir…
Ainsi va le monde, ainsi en est-il de la vie que nous vivons…
Mais cette vie là, nous la vivons aussi avec ce que nous avons en nous et que les autres n'ont pas. C'est peut-être cela, la vraie chance…Lorsque ce que nous avons en nous et que les autres n'ont pas ne nous a pas enfermé cependant…

Dans le formel, il y a du formol. Mais dans le formol, les formés sont tous formolés. Dans l'informel, il y a de l'infoiriel. Mais dans l'infoiriel, les enfoirés sont tous défoirés.

Dieue fit l'humain à son image : elle créa la Femme, d'une lumière d'étoile dont elle fit un ravissant visage et d'un agglomérat de poussière stellaire dont elle fit une silhouette tout aussi ravissante… Puis Dieue rechercha l'homme dans le regard de la Femme, le trouva, et le présenta à la Femme. La Femme vit que cela était bon et remercia Dieue. [La Genèse selon Yugcib]

Le cynisme confinant à la chasteté, selon Gustave Flaubert… Je pense à deux pots de terre qui se ressemblent, vides et sans trou au fond, qui n'auront jamais de fleurs ni de terre à l'intérieur. Et ces pots de terre vides trônent, s'imposant aux regards, sur le rebord d'une fenêtre : ils n'émeuvent personne et l'on passe sans les voir…
Cependant, en celui de ces deux pots vides, le cynique, on arriverait encore à y faire pousser de la littérature… Dans l'autre, le chaste, rien n'y peut venir, et si la littérature s'essayait à y venir, elle ne parviendra pas à faire ces petits fils verts même dans le plus doux des printemps…

Vivre me fout autant la trique que la chiasse… Mais tout se passe dans l'âme… Et l'âme est chevillée aux tripes.

« La vérité est dans l'imaginaire » [Eugène Ionesco]
… Je le crois, lorsque précisément, l'imaginaire n'est autre que la perception que j'ai d'une réalité invisible habituellement.
Il m'arrive cependant d'interpréter cette réalité invisible selon la réalité de ce que je ressens… Alors je « transpose », je dimensionne, je « dessine » ce que je « vois »…
Dans le « miroir », l'on n'aperçoit que l'image que ce « miroir » nous renvoie… Tout ce que l'on voit est comme dans un miroir. Il est vain… Et inutile, à mon sens, de casser le miroir ou de le

voiler, ou de le colorier, ou de l'orienter : l'image est toujours la même.
Il est de ces « imaginaires » qui n'ont pas de « réalité invisible » parce qu'ils ne sont d'aucune réalité… Et si l'on veut à tout prix donner à ces « imaginaires » une réalité, la vérité n'est plus dans l'imaginaire.

Révolver ou écriture ?

« *Je suis un violent. Quand j'entends parler de revolver, je sors ma culture » [Francis Blanche]*
« Je suis un violent lorsqu'il m'arrive de cesser d'être amoureux… Pour le temps d'un vol de papillon… Quand j'entends alors parler de revolver au sens propre comme au sens figuré, dans le temps immédiat qui suit le temps du vol du papillon, je sors mon écriture… Mais je sors aussi mon écriture lorsque je suis amoureux » [Yugcib]

Lucidité

Rien ne résiste à la lucidité lorsqu'il n'y a dans la lucidité, aucune prétention à la faire apparaître... En particulier ce qui ressemble à s'y méprendre, à l'amour, édifiant ces certitudes avec lesquelles nous traversons l'existence comme dans un rêve que l'on tient pour vrai... Et nous fait perdre alors la lucidité.
Mais il est difficile d'être vraiment heureux avec la lucidité... Ou alors, il nous faut parvenir à la communiquer, à la transmettre, à la partager... Afin de ne plus,ensemble, se méprendre...

Livre d'or

Pour le livre d'or de tous les jeunes mariés :
« Leurs voix se confondirent : existe-moi! S'écrièrent-ils ensemble... »

« Encontrement »

Les êtres se rencontrent mais dans leurs différences ils s'encontrent...
S'il n' y a dans les différences que du point de vue, de la culture ou une forme de sensibilité ; l'encontrement, parce qu'il ne dépend alors que de la capacité qu'ont les êtres à communiquer en une entente s'établissant jusqu'aux limites possibles ; est le plus souvent une partie certes risquée mais jouable, entre les partenaires...
Mais il est d'autres différences, plus personnelles, plus intimes, plus profondément ancrées dans le coeur, dans l'esprit et dans ce qui singularise les êtres ; sur lesquelles le point de vue, la culture ou la forme de sensibilité n'ont pas de pouvoir et rendent toute cohabitation, toute entente, toute rencontre durable, assez difficilement envisageable... Et c'est avec ces différences là que l'encontrement apparaît dans toute sa dimension, et que les êtres alors, ont beaucoup moins de capacité à communiquer, en une relation qui tendrait à les rapprocher...

Commentaires…

Dans les commentaires, qui veut qu'on l'enterre ? Personne, certainement… Mais qui veut qu'on le déterre ? Beaucoup, je crois…

Simple comme un bout de fil…

Ce qui est simple…Ou le paraît… Est en réalité comme un tout petit bout de fil, bien visible, sur un morceau de tissu…
Mais si l'on tire sur ce petit bout de fil, c'est toute la trame du tissu que l'on défait…

L'acte d'écrire, une forme d'exil intérieur ?

L'exil intérieur est peut-être celui que l'écrivain porte en lui, qui le dépasse par la dimension de son espace et qui, peut-être aussi, n'est pas « contre le monde »… Mais dans une étrange symbiose avec ce monde dont l'écrivain, l'auteur, le poète, le penseur, le rêveur ; se sent pourtant séparé dans la vie qu'il vit réellement d'une part… Et dans la vie qu'il rêve d'autre part…
Il y a là sans doute, dans une telle symbiose, aussi étrange, aussi complexe, aussi incertaine dans son évolution, l'espérance d'une œuvre à réaliser…

De l'esprit critique

J'ai observé que l'esprit critique s'exerce pour l'essentiel dans le sens de ce que l'on conçoit de critiquer… Mais jamais dans le sens de ce à quoi l'on adhère ou souscrit…
C'est la raison pour laquelle je n'ai, à l'égard de l'esprit critique, qu'une reconnaissance de principe. Comme ces chevaux de bois qui tournent avec le manège et dans le sens du manège.
Il est parfois très amusant de s'asseoir sur le cheval, le temps d'un tour de piste, et de faire « à dada » bien dans le mouvement giratoire…

Haut les mains... Ou haut les mythes ?
Quand on ne pointe pas des armes, on brandit des mythes !

SYMBIOSE

Ou lettre ouverte à Ishtar, en réponse à des commentaires sur quelques unes de mes participations dans les forums d'Alexandrie…

Je n'osai te dire tu, et j'ose tout de même. Il faut y voir là, de ma part, une marque profonde de respect avant même toute familiarité ou intimité pouvant se développer éventuellement… Je réserve le « vous » pour mes colères, mes foudres, mon insolence et mon côté iconoclaste ainsi que pour les personnes avec lesquelles je ne souhaite pas vraiment entrer en relation suivie, du moins dans un premier temps… Quoi que ce ne soit pas chez moi, une règle absolue. Je disais bien « vous » à certains de mes collègues de travail alors que je les aimais beaucoup. Les Anglais, c'est connu, ne disent « tu » qu'à Dieu. Or, pour moi, Dieu c'est vous… Enfin, certains d'entre vous !
Il ne me paraissait guère opportun de diffuser dans un forum de discussion l'intégralité de ma réponse à tout ce que tu me dis après m'avoir lu. Aussi en trouveras tu l'exposé, incomplet et sans doute un peu long, sur mon site. Il va sans dire que, même si je m'adresse à toi, le fait de transcrire un tel document sur mon site, qui est du domaine public, j'en suis conscient, implique de ma part l'idée acceptée et pour ne pas dire souhaitée, que d'autres personnes y aient accès.
Mais je peux prendre ce risque : vous ne serez pas des dizaines à me lire ! Je pense en particulier à Becdanlo, à Woland, à Piétra, à Perrine, à Moon, à Detroiter… et d'autres dont j'ai apprécié les interventions dans les forums ; et à un nouveau venu sur Alexandrie, Yole, pour lequel je nourris quelque sympathie du fait de son origine géographique, l'Afrique du Nord, un pays dans lequel j'ai été si heureux de vivre, cinq ans durant, alors que j'étais encore un enfant. On peut dire que ce côté-là de la Méditerranée est vraiment cher à mon cœur et que j'y ai des souvenirs particulièrement émouvants.
Voilà donc pour l'essentiel, en guise d'introduction.

Oui, ce que tu me dis à propos de la crainte de l'anonymat et de la peur d'être noyé dans la foule, ou le sens commun, est tout à fait vrai en ce qui me concerne, quoique depuis quelques

années, deux ou trois tout au plus, je sens beaucoup moins autour de moi l'immensité de ce « désert »… Et l'écho autrefois répercuté des flancs rocheux de cathédrales pétrifiées à mon campement solitaire situé au croisement de pistes ne menant nulle part, n'est plus aujourd'hui ce « miroir de vie intérieure » réfléchissant à l'infini des pages et des pages d'écriture sans destination scellées sous des dalles de pierre en quelque endroit du désert que j'eus pu croire habité mais qui ne l'était pas.
Des années et des années durant, j'ai consigné toutes mes pensées, mes interrogations, ainsi que tout ce que j'ai observé des gens, des situations, des évènements ; dans un certain nombre de carnets… Et plus tard avec l'avènement de l'informatique, sur des feuilles A4 rangées dans des classeurs, et sur des disquettes.
Certes, écrire était ma « dope », mais cette « dope » là au bout du compte, me laissait un goût amer… Parce que je me « dopais » tout seul. Alors venait l'écho. L'écho et encore l'écho ! Seulement l'écho. Je n'osais pas même rêver de ces visages et de ces regards qui eussent pu remplacer l'écho.
Pour avoir connu autant d'années durant ce que l'on peut éprouver par exemple dans un hall de grande gare aux heures d'affluence, avec une vie intérieure aussi immense qu'un cosmos, oui, je reconnais qu'être noyé dans la foule est pour moi un « mal être » et me fait peur. Je le ressens aussi comme une faim inassouvie. Sans doute parce que ces nombreux visages qui vont et viennent ne me sont jamais indifférents et mon imagination sans cesse aux aguets leur prête à chacun une existence, une histoire, une « atmosphère », une vie en somme en laquelle j'éprouve le désir d'entrer, fût ce même par effraction… Alors là, oui, il m'arrive de « perdre pied », de me sentir noyé dans un inconnu qui me devient presque insupportable.
A compter de l'été 1997, un changement important est intervenu, en ce sens que j'ai cessé de me satisfaire de ma seule vie intérieure. J'ai décidé d'exprimer et plus seulement d'écrire. Je me suis rendu compte que la confrontation,le dialogue, l'échange, le « relationnel » en quelque sorte, était le meilleur antidote possible contre cet écho ravageur, quoique cet antidote en réalité ne soit pas sans risque ni sans danger. Etre confronté à des sensibilités que l'on n'imagine même pas, c'est parfois cuisant ! Au point de se sentir « tout drôle » et comme « coupé de ses repères ».
Dans un certain sens, la confrontation entre ma vie intérieure et la réalité du milieu ambiant dans toute sa diversité, par les relations que j'ai pu nouer, s'est parfois révélée porteuse d'une espérance que je sentais battre confusément en moi depuis toujours mais en laquelle je n'osais croire. Cette espérance s'est confortée, tout simplement parce qu'il suffit pour l'éveiller, non pas de quelques succès ou de quelque renommée que ce soit, mais d'une dizaine ou une vingtaine de personnes autour de soi, avec lesquelles on se sent vraiment bien.
C'est alors que les écrits ont enfin une destination et qu'ils ne renvoient plus d'écho, mais ces visages, ces voix et ces regards effaceurs de désert.
Il n'en demeure pas moins que le hall de gare reste un hall de gare, avec ces nombreux visages dont on ne saura jamais rien. Et que dans ce hall de gare, ton visage n'est qu'un confetti avec un grand dessin sur chaque face, que personne ne voit. Parce que personne n'a le temps de regarder et encore moins de s'interroger. Et que chacun est lui-même un autre confetti avec un grand dessin… Les confettis finissent tous à terre et sont balayés.
En ce qui concerne les modes et le sens commun, craindre de m'y sentir noyé dedans est une peur encore plus grande, je crois, que celle d'être noyé dans la foule ou l'anonymat. Le sens commun, c'est celui de cette routine, de ces habitudes, de ce « petit confort quotidien » avec sa pensée formatée, ses repères affectifs, sa sécurité relative, ses émissions de télé préférées, ses marottes, ce souci permanent de son apparence et de ce que pensent les autres à notre sujet. C'est aussi cet « alignement » devant tout ce qui nous conforte, nous situe et nous valorise dans un paysage relationnel dont nous aurions bien du mal à nous couper. En somme, un enracinement dilueur d'initiative, d'imagination, de rêve et de désir d'aventure.
Les modes sont tous ces engouements généralement très éphémères que les médias exploitent et qui

se transmettent par contagion directe lorsque notre voisin, nos meilleurs copains ou même des gens que l'on vénère pour leur charisme s'y sont eux-mêmes attachés.
Bien sûr, cette peur là est avant tout une peur intellectuelle : on se veut « différent de l'autre et des autres » alors que, fondamentalement, viscéralement, pragmatiquement, on ne l'est jamais vraiment. Si l'on a bien du mal à se résoudre à n'être qu'un confetti au pied d'un banc de gare, on a encore bien plus de mal à réaliser que ce confetti est de la couleur et de la consistance conçus par des « tontons – flingueurs » organisateurs d'une fête orchestrée à dessein.

Dans l'une de tes réponses à mes messages, tu dis « tu nous invites à nous épanouir à ta lecture »… Cela me fait un peu peur. Déjà pour une raison évidente : le temps que tu passes à me lire, même 5 minutes seulement, c'est du temps que tu ne passes pas à lire quelqu'un d'autre. Et c'est vrai que d'un certain côté, de le savoir, que tu me lis, cela me fait plaisir et je vais même penser que c'est un don que tu me fais de ta personne : ces quelques minutes de ton temps à toi, un temps peut-être encore plus précieux et qui a plus de poids qu'une somme d'argent.
Je comprends ce que certains artistes ressentent sur une scène à la fin de la représentation au moment de l'adieu au public : cette émotion, ce bouleversement, cette gratitude d'une sincérité absolue, comme si en réalité ils avaient plus reçu des autres que donné d'eux-mêmes.
Mais d'un autre côté, capter ainsi l'attention de l'autre peut être comparable à l'épanouissement d'une très belle fleur carnivore chargée d'essences souverainement olfactives et attirant vers elle ces si jolis papillons dont elle rêvait de caresser les ailes avant qu'elle ne devienne fleur carnivore. Autrement dit, pour être tout à fait clair, c'est de la prédation dans le plein sens du terme.
Cela me fait donc un peu peur que l'on s'épanouisse à ma lecture. Je n'ai jamais aimé les prédateurs, du moins ceux qui n'appartiennent pas au règne végétal ou animal, mais à celui des humains.
Pour être vraiment sûr de ne plus être un prédateur, il faut être mort. On n'applaudit pas les morts, on ne fait pas l'amour aux morts, on ne donne pas d'argent aux morts. On se souvient d'eux et ils sont notre patrimoine culturel à nous tous, les humains.
Poursuivant ma réflexion, je me dis aussi qu'en parcourant d'un seul regard des siècles voire des millénaires d'histoire, je m'aperçois que certains humains, à commencer par les grands philosophes de l'Antiquité, jusqu'à nos écrivains et romanciers actuels, ont produit, leur vie durant, des milliers de pages, accomplissant ainsi œuvre d'écriture. Sans doute certains d'entre eux sont-ils beaucoup moins connus et commentés que d'autres… Les modes sont passées par là… Mais ont-ils pour autant été des prédateurs ? Des plantes carnivores captant l'esprit ou la sensibilité de leurs contemporains ? Il serait absurde de penser qu'un Platon, un Camus, un Saint Exupéry, par exemple, pourraient être des prédateurs… Et pourquoi pas alors, Saint Vincent de Paul ou mère Térésa ? Si ces gens là sont des prédateurs, alors nous sommes tous des prédateurs.

L'idéal, à mon avis, serait une **symbiose** parfaite entre l'artiste et son public. Une symbiose dans le genre de celles qui existent dans la nature entre des plantes et des êtres vivants. Et j'irais même jusqu'à dire, entre l'artiste et son public, plus encore qu'une symbiose : une relation amoureuse, puissante, légendaire, déconnectée du temps, de l'espace et des conventions.
Et, dans une telle symbiose, l'artiste n'est jamais seul sur sa scène, l'écrivain non plus lorsqu'il prend des notes sur les pages de son calepin ou lorsqu'il produit une œuvre. Le public n'est pas forcément une réunion de plusieurs centaines de spectateurs dans une salle, ou des milliers de lecteurs qui achètent un livre. Le public est aussi un petit groupe de personnes autour de l'artiste ou de l'écrivain, qui existe, s'exprime et ne fait plus qu'une relation unique, intense, dynamique et créatrice, avec l'artiste ou l'écrivain… Comme dans une relation amoureuse.
Il n'y a pas réellement de symbiose entre l'artiste et son public lorsque le public est seulement séduit, capté, puis retenu par l'influence exercée par une notoriété ou une nouveauté. Pas de symbiose non plus lorsque l'artiste n'est pas lui-même vraiment amoureux de son public au point de déconsidérer certaines personnes qui, selon lui, ne le comprendront jamais ou ne sont pas de sa sensibilité.

La symbiose même, dans sa perfection et son immense pouvoir de création, dans sa capacité à se perpétuer et à se renouveler, implique que l'artiste ressente très profondément ce qu'il reçoit de son public, et tout aussi intensément ce qu'il lui donne. Il en est de même du public, qui « existe » l'artiste, et se fait « exister » par l'artiste. En somme, une réciprocité et un échange absolus.
Alors, seulement là, dans l'existence de cette symbiose, je veux bien croire qu'il n'y ait pas de prédation. D'ailleurs, dans une relation amoureuse, sans symbiose parfaite entre deux êtres, il ne reste plus sur la scène que des prédateurs, puisque l'un veut « bouffer » l'autre ou se régaler de lui, le séduire afin de le dominer, se l'approprier en quelque sorte, s'y vautrer dessus, violer son intimité en lui faisant croire qu'il s'intéresse à lui.
Mais j'y songe, tout à coup, Ishtar, lorsque je te disais que je pouvais craindre de trop capter l'attention des autres, que l'idée qu'on pouvait s'épanouir à ma lecture me faisait peur…
Je n'ai, précisément, aucune « référence littéraire » digne de cette « appellation contrôlée ». Aucune formation universitaire. Pas de livres à vendre même si j'en ai écrit et publié deux. Donc, aucune notoriété. Et de surcroît, j'ai une piètre estime des « puissances médiatiques ». Je ne milite en rien et même les fédérations Anarchistes ne sauraient quoi faire de moi dans leurs rangs. Alors, tu penses, tu imagines… (gros éclat de rire) la « grande écoute » que je pourrais avoir ! Sans rien de ce que le « sens du monde » exige déjà pour le moindre petit strapontin !
Mais je suis heureux comme je suis, avec ce que je ressens, avec mes émerveillements… même si parfois, je l'avoue, c'est un peu trop lourd et trop grand à porter, tout ça ! (serrement de gorge).
D'où les milliers de pages et depuis cette année, les « soirées lecture » conviviales avec « Yaya », une autre « pirate ». Je voulais me lancer, de toute manière, avec un tout petit public. Mais pas tout seul. Avec Yaya, ça ira !
Pirate je suis, et pirate je resterai, contre vents et marées, contre toutes les hypocrisies et toutes les indifférences. Contre le commerce inéquitable et la marchandisation de la culture. Mais sans militantisme guerrier, sans intégrisme forcené et les yeux bien droits ouverts sur cette réalité du monde dont je ne sais toujours pas quel jugement je dois porter sur elle.
Y aurait - il une symbiose entre l'idéalisme que l'on peut porter en soi et la réalité même, profonde et incontournable, de notre être physique ? Et comment gérer à l'intérieur de cette symbiose, une « contradiction »… ou un paradoxe si l'on peut dire, aussi formel, entre nos aspirations les plus chères et les plus sincères d'une part ; et certaines manifestations physiques de nos émois, d'autre part ?

D'où ce petit conte qui me vient à l'esprit :
Il était une fois un chanteur, auteur compositeur, que nous nommerons Ravix, et qui se produisait sur des places publiques dans un pays où, sur cent habitants au kilomètre carré, trente cinq étaient ou se disaient des artistes.
La concurrence était donc rude, l'audience aléatoire, en dépit des artifices, voire des subterfuges employés par les grandes centrales publicitaires du pays, et de la soi-disante gratuité des spectacles à l'issue desquels il fallait bien tout de même « mettre cent balles dans le dada ».
Ravix, pour sa part, avait réellement de l'audience, même si les Autorités en place n'encourageaient pas ses élucubrations.
Ravix était si amoureux des visages de son public, qu'avant chaque entrée en scène, il se sentait saisi d'un intense bien être au point d'avoir une érection. En cet état bien gênant pour lui, il tardait à se présenter, mais à travers le voile du rideau, par les déchirures éparses, il percevait l'attente emplie d'émotion de ses chères âmes et de ses chers visages. Il suffisait de l'expression d'un regard, d'un arrangement de coiffure, d'un profil typé et délicat, du relèvement d'un col d'imperméable, de quelques jambes croisées et d'une « atmosphère » particulière se dégageant de telle ou telle personne, pour que Ravix, au moment d'écarter enfin les rideaux, ne se sente « huilé » et toujours aussi raide qu'un bâton de berger.
Par l'un de ces sursauts de son esprit dont il avait le secret mais n'en comprenait point le mystère, il

maîtrisait son émoi d'un seul coup d'un seul jet… ou de quelque trait lumineux jailli de la plus pure de ses sources intérieures. Il savait que s'il n'avait eu en lui cette source là, il n'eût pu survivre aux foudres qui le traversaient et qui eussent fait de lui, un « prédateur ».
Alors se réalisait la ***symbiose***, à l'écartement du rideau, entre l'artiste et son public.
Le décor ainsi que l'éclairage, étaient très sobres. La voix de Ravix s'élevait, il s'accompagnait lui-même ; les paroles et les notes descendaient de la montagne de ses enfances en un torrent qui semblait courir à en perdre son cours tant il devenait lumière, pour aller embrasser l'océan.
Il y eut, à l'issue du spectacle, une discussion, une sorte de forum, dans une atmosphère particulièrement chaleureuse, animée et conviviale. Délivré de ses « immensités », pas même protégé par ses « sources » de ces foudres qui lui vitrifiaient l'esprit, alors que visages ravis et féminités habillées ne cessaient de le frôler et de se frôler entre eux, il allait d'une « constellation » à l'autre, répondait à quelques questions, et ne « brûlait » plus… C'est fou ce que l'intensément vécu apporte à la vie intérieure directement connectée à la réalité. Les heures passèrent, personne ne s'éloignait et vint un temps étrange.
L'on ne s'était pourtant pas donné le mot ! Au premier étage de l'Hôtel de ville, devant la place où s'était tenue la représentation, il y avait un dortoir aménagé qui avait récemment servi pour accueillir des réfugiés d'un pays en guerre.
Une femme parmi la trentaine de personnes ayant assisté à la représentation, particulièrement diserte et amusante, déclara « Et si nous allions tous dormir ensemble ? »
Alors la perspective de « coucher avec son public », manqua de le faire défaillir, notre Ravix ! Qu'eût-il pu rêver de mieux, lui qui était si amoureux de son public ?
L'on ne se déshabilla point. L'on rapprocha les lits de camp, il y eut encore d'interminables discussions dont les dernières s'éloignèrent comme des murmures de moteurs d'automobiles dans le lointain.
Serré entre une jeune femme en imperméable et une petite fille blottie dans les bras de son frère, Ravix demeura toute la nuit éveillé, écoutant la respiration de tous ces êtres endormis.
Il n'avait jamais de sa vie, connu une aussi belle nuit d'amour.

… Et voici dans la foulée, un autre conte :

Il fut une fois un jeune homme que nous nommerons Filo, et qui, par un jour de cafard, décida de trier des vieux papiers dans un carton enfoui tout au fond d'un cellier.
Il aperçut une carte postale représentant un paysage des Alpes, la retourna et lut ces quelques mots d'une fille qu'il avait rencontré dans un camping. Il y avait bien une adresse, sans doute indiquée à dessein, pour une réponse souhaitée, mais Filo, incorrigible bourlingueur sur les routes de France et d'ailleurs, n'avait jamais envoyé de réponse.
En cette pluvieuse après midi d'octobre, la vie intérieure de Filo « filait du mauvais coton » ; Il se sentait venir des regrets, des attentes… Et de souffreteuses transes, du plus bas de son ventre au plus haut de son âme, l'électrisaient sans fin. Les mots de la fille l'inspirèrent et, derechef, le voici devant un bloc de papier à lettres, un stylo à la main. Et en avant toute pour une lettre « légendaire » de dix pages.
Survient la grande grève de la Poste. Quarante jours sans courrier. La première lettre que reçut Filo fut celle de la fille, vers la fin de novembre. Une écriture dont on ne pouvait que tomber amoureux. Une photo, disons, « relativement prometteuse ».
Lorsque dix lettres furent échangées, la fille annonça : « Je viens faire un tour à Paname ».
Il alla l'attendre à la gare. Elle avait voyagé de nuit. Un peu ébouriffée, encore ensommeillée, la fille. Vêtue d'un manteau à carreaux tombant tout droit, une valise à la main. Manifestement, il y avait un « décalage » entre la photo… et la première rencontre, d'une part ; et ce « débarquement » à 6heures du matin sur un quai de gare, d'autre part. Il ne s'était pas « mis en frais », Filo ! Un vieux jean's, un blouson des Puces, une barbe de huit jours. Il s'était tout de même douché. Un « apache », un épouvantail à filles chic, notre Filo ! D'ailleurs, il n'avait qu'une Mobylette et un sac

à dos, et il « créchait », avec Général, son chat, chez une vieille dame qui lui louait une chambre à Vincennes, dans une maison datant du Second Empire.
Filo n'eut pas, ce matin là, quai numéro 11 à la gare de l'Est, de « grand frisson ». Il fut drôle tout de même, assez gentil et relativement « baratineur ». Il avait déjà son regard sur le monde.
Il dit : « Tu n'iras pas à l'Hôtel Terminus, je t'invite chez moi ». Elle le suivit. Elle lui faisait déjà confiance, à cet « apache » !
Trois jours durant, ils ne furent que deux êtres, deux confettis dans l'incommensurable foire Parisienne… Et leurs univers ne se touchèrent point, ils échangèrent seulement leurs planètes et se retrouvèrent autour des mêmes étoiles.
Le deuxième jour cependant, alors que Filo était rentré de son travail de nuit et que la fille, afin de le laisser dormir, avait quitté la chambre ; une valise ouverte, posée sur la table, attira l'attention de Filo qui, à cette heure matinale, avait toujours de ces « envolées » et de ces intuitions étranges. Il vit une robe pliée, un vêtement qui lui paraissait « assez chic »… Alors il imagina la fille dans cette robe et cela l'émut. « Elle a emporté de quoi se faire belle ! », se dit-il. A cette idée, il eut un frisson, une « électricité », un bien être… Et il se sentit comme l'enfant qu'il fut, à 6 ans, au sourire et au regard de sa première maîtresse d'école.
Elle était institutrice. Très souvent le jeudi après midi, il allait « traîner ses basques » autour du Guignol du bois de Boulogne, pour selon ses dires – mais c'était de la frime pour les copains – « draguer les instits ». Et c'est vrai qu'il s'en « prenait plein les carreaux », de chic et de classe, surtout aux saisons intermédiaires parce que « c'est là que les filles sont le mieux habillées ».
Le troisième soir, ils se rendirent dans un cinéma et virent un film où jouait Bulle Ogier dans le rôle d'une femme jeune mariée, puis traversant quelques années d'une vie « ordinaire »… Dans le trajet entre la station de métro et la maison de la vieille dame, alors qu'ils n'avaient rien échangé entre eux au sujet du film, et qu'un silence s'était établi, Filo fit ce geste qu'il n'avait encore jamais fait de sa vie : il prit la main de la fille dans la sienne.
Le lit, assez large et même trop pour une seule personne, n'eût cependant pas suffi pour deux. D'où le matelas pneumatique sur lequel Filo dormait depuis trois jours. A ce sujet il avait dit à la fille : « Et si le minou griffait et crevait le matelas ? » Mais il avait ajouté : « Dans ce cas, je mettrai un carton dessous ! »

Six mois plus tard, ils se sont mariés. La robe était blanche, bien cintrée, toute simple, mais d'excellente coupe, niveau genoux. Ils ont signé devant Monsieur le Maire, mais pas devant monsieur le curé…
Elle est devenue son histoire à lui, inconnue des humains, avec laquelle il s'éteindra au centre du noyau, dans le cœur du réacteur. Il n'en aura livré que la naissance, de son histoire avec elle…

A propos de ton commentaire sur la gratuité, la soit disante gratuité dont se targuent certains organisateurs de manifestations « populaires » je suis entièrement d'accord avec toi : il y a là une monumentale hypocrisie.
Personnellement, j'ai fait le choix d'éditer mes œuvres sur le web, j'ai renoncé à vendre mes livres, ceux que j'ai déjà publiés et tout ce que j'écrirai par la suite. Mais je suis méfiant. J'ai déclaré mon site à la CNIL et pris, disons, « quelques précautions »… Pour le cas, on ne sait jamais, où je recevrais un jour une « proposition », de la part d'une maison d'édition ou autre. Je suis contre la marchandisation des œuvres de l'esprit et de la culture en général. Je veux que les gens qui me lisent ne soient pas obligés de « cracher au bassinet ». Le temps qu'ils passent à me lire est le prix réel qu'ils paient. Je suis très ému et très heureux à l'idée d'être lu, c'est vrai. C'est, je peux bien le dire, une « histoire d'amour » entre Yugcib et ses chères lectrices et lecteurs. Mais je ne milite pas pour que les écrivains et les artistes en général partagent mon point de vue, qui reste et restera toujours un « sentiment personnel ».
Je vais tenter, et j'ai déjà essayé, d'ailleurs… Une nouvelle expérience : la lecture de mes textes en public. Cela a très bien marché, la première fois, quoique ce fut « artisanal ». La prochaine fois sera

à Rion des Landes, avec la « bénédiction » des Autorités locales… un tout petit peu de « pub » et la collaboration de mes « petites étoiles » de l'espace Multi Média de Rion. Je ne serai pas seul. Je fais ça avec Yaya, qui, elle, lira des poèmes en vers ou en prose. Entrée non payante, évidemment, et rien à vendre. Au cinéma Z, en principe, et courant novembre 2005, date non encore arrêtée.
J'ai déjà réalisé des enregistrements de mes textes sur des cassettes audio. La voix, c'est tout de même un petit « plus » par rapport à une simple lecture dans un livre ou sur un écran d'ordinateur !
As-tu, par hasard, écouté « trois chambres à Manhattan », de George Simenon, en cassette audio avec la voix de l'actrice, je ne me rappelle plus laquelle ? Ou une biographie et des textes d'Albert Camus ? Assez « prenant » comme expérience ! ça te résonne encore dans la tête bien des années plus tard. Mais voilà : il faut la voix qui va avec le texte !

Enfin, dans une réponse de Becdanlo, j'ai vu la photo des nus à Lyon : super ! ça c'est de l'art ! D'ailleurs, il m'est arrivé de désirer une femme nue dans sa salle de bain, autant que d'en désirer une autre… ou la même, bien habillée dans la rue !
Un jour j'ai émis une idée de dingue : la journée « tout le monde à poil ! ». Du balayeur des rues au président de la république en passant par tous les chefs d'entreprise et les salariés et ouvriers de tous niveaux, y compris les grands écrivains, les journalistes et les intellos ! En juin ou juillet pour l'hémisphère Nord, bien sûr ! Tout le monde à poil, ça remet tout à plat !
Sur la plage, quand je vois une « grosse mémère » en slip de bain, avec des bourrelets qui débordent de partout, ça me choque pas, je trouve pas ça laid du tout, je suis même très ému. L'essentiel, c'est qu'on se sente bien. J'aime pas le rire quand il est cruel et qu'il « écrase tout » ! J'aime Jean Ferrat quand il chante « mon voyou, mon apache » ou « pardonnez moi mademoiselle… »

Dans une symbiose ou alchimie des êtres, je « pressens » une voie possible pour une évolution et un destin de l'humanité. Par contre, la prédation pure et simple, la loi de la jungle, la domination par toute forme de pouvoir plus ou moins autorisé, ne me semble pas être la voie qui pourrait nous faire évoluer autrement qu'en l'état de « bêtes intelligentes ».
Dans un premier temps, la symbiose ou l'alchimie des êtres aurait déjà le pouvoir d'assurer notre survie. En somme, le pouvoir de la symbiose c'est « l'autre pouvoir ».
Sans toi, Ishtar, je n'aurais pas écrit ce document. Remarques, cela serait sans doute venu, plus tard, et par vagues, mais pas ainsi. Tu as certainement ouvert une vanne. D'où la lame de fond au lieu des petits torrents futurs. En ce sens, tu es une très bonne « existrice ». Et je te félicite.
Ceux et celles qui savent « exister » l'autre, ont un pouvoir qui retient mon attention. Mais la liberté que l'on a en soi ne se laisse pas forcément « exister ».
Exister l'autre, exister par l'autre, s'exister aussi, c'est une forme d'alchimie dans une symbiose aussi complexe et organisée qu'un univers.

En conclusion, Ishtar… Et les autres, trois jours durant en ces temps d'équinoxe, j'ai été très heureux d'écrire ces lignes. J'ai « volé », comme dans la chanson de Randy Crawford « One day I'll fly away ».
Merci, mille fois merci, Ishtar !

AU COEUR DU REACTEUR

J'hésite tout de même quelque peu à verser dans le domaine public ces « confidences » d'un pirate de l'écriture. J'envisageais selon ma première idée de réserver cette rubrique, que j'intitule « Au cœur du réacteur », à l'attention de quelques « initiés » détenant une « clef » d'accès.
La rubrique, inaccessible au commun des mortels, fût-il de mon « cosmos », ne serait tombée dans le domaine public qu'après ma mort…

Mais j'ai réfléchi et je me suis dit que n'ayant rien à dissimuler de ma vie, ces confidences dont on pourrait croire qu'elles me découvriraient et me fragiliseraient, ne peuvent en aucun cas porter atteinte ni à mon intégrité ni à ma « crédibilité ».
Si certains de mes semblables sur cette Terre, et oh comme je les comprends, ne manquent pas de « m'estocquer » en quelques points « névralgiques », je les attends de pied ferme et sûrement pas les yeux dans les chaussures. Je dévoile donc. Mais je renforce mon blindage.
Et je commence. Par ce que j'appelle dans mon jargon : la magie de la féminité.
J'ai une « sainte horreur » de la pornographie en général et en particulier et sous toutes les coutures. Une horreur absolue, dis-je. Mais j'ai un copain de la Poste, Patrick Camy, mon successeur en tant que chef d'établissement au bureau de Lesperon dans les Landes, avec lequel j'ai été en stage de formation au printemps 99 à Bordeaux, qui n'arrête pas de me charrier chaque fois que nous nous voyons au restaurant de Lévignacq, sur ma sainte horreur de la pornographie. Je dois dire cependant que la manière dont mon copain me charrie sur ce sujet, me fait crever de rire. A tel point qu'avec lui je conçois de parler porno… A ma façon.
Combien de fois par exemple entre autres grivoiseries, n'avons-nous pas évoqué les petites robes d'été de Patricia, la guichetière de la Poste de Lesperon. J'ai même un jour avoué à mon copain que « de mon temps », par les fortes chaleurs de juillet lorsque Patricia arrivait au bureau vêtue d'une petite robe bleue toute simple qui lui seyait à merveille, il m'arrivait de « fantasmer »… En tout bien tout honneur je tiens à le préciser. Outre cet émerveillement d'été, qui générait dans mon esprit et dans mon cœur de ces « lyrismes » et de ces envolées mémorables… Et de ces « transes » si largement situées au dessus de la ceinture, il y avait aussi un émerveillement d'hiver, d'orage ou de gros temps, lorsque Patricia s'engouffrait dans le bureau, poussée par une violente rafale, vêtue cette fois d'un imper à la Colombo et déposant son joli parapluie rouge et blanc. De son sourire et de son regard mouillés de pluie, elle me disait bonjour, dénouait la ceinture de son imperméable en un geste de jeune star de ciné inconsciente de son charme et sans la moindre affèterie.
Je reconnais qu'avec mes chers copains et copines de la Poste lors de ces retrouvailles hebdomadaires du vendredi midi au restaurant de chez Jojo à Lévignacq, je me suis maintes fois attardé sur ces instants sublimes vécus dans les chaleurs de juillet ou les rigueurs de quelque tempête hivernale, à la seule vue de cette fille si nature, si vraie, si « braque » parfois, mais qui n'aura jamais de sa vie entière une once d'hypocrisie… Aussi cette fille tient-elle dans mon cœur une très grande place et j'ose espérer que dans une « réincarnation » ou autre vie possible, ses petites robes d'été et son imper à la Colombo raviront autant le cœur et l'esprit (avec un tout petit peu d'électricité soyons francs) d'un « yugcib » en « nouvelle session de rattrapage ».
De tout temps à jamais, et sans doute jusqu'à mon dernier souffle, je les rêve « chic et classe », tendres, discrètes, complices, délicates, et d'une gentillesse à en crever de régal… Avec un joli visage, non peinturlurées, non piercinguées ferraillées et pas avec la bouche en anus de pigeon barbouillé de jus de cerise.
Pardon pour les filles et les femmes qui se maquillent et se ferraillent. Après tout, si elles se pensent mieux ainsi, pourquoi pas ? Quelle est, au fond, l'image que l'on préfère : celle que l'on se donne à soi même pour se sentir « bien dans sa peau », ou celle que l'on souhaite donner à l'autre et qui, éventuellement, peut le régaler ?
Ça me fait mal, mal comme un arrachement ou une déchirure, ces arceaux en pendentif aux oreilles, ces boucles à l'architecture impossible, cette quincaillerie lilliputienne aux lèvres, aux narines, aux paupières et j'en passe… C'est curieux, mais la seule vue d'une boucle

d'oreille énorme, en pendentif, ça me fait ressentir une douleur de déchirement, comme si cette boucle était pendue à mon oreille et que quelqu'un en passant me l'arrachait brutalement. En écrivant ces lignes d'ailleurs, je sens réellement la douleur.
Elles ont toutes, dis-je, un joli visage. Un éventuel « décalage » entre ce que j'imagine ou ce dont je rêve, et la réalité au moment de la rencontre, ne me gêne absolument pas. Il y a en ce monde tant de laideur, de violence et de saleté, que, même aussi conscient que je le sois d'une réalité sans magie, sans poésie et d'une implacable dureté, le seul moyen que j'ai trouvé pour que la noirceur n'ait prise sur mon âme, c'est d'embellir à tout prix, d'extraire de l'immaculé, de la beauté et de la lumière, de là où l'on dit qu'il n'y en a pas. Mais quel travail ingrat et incertain pour l'orfèvre déraisonnable que je suis !
Et peu me chaut la rondeur des fesses, la proéminence des nénés, ou autres détails de l'anatomie d'une femme ayant le « vent en poupe » selon les « canons » habituels que modes et tendances déifient. D'ailleurs, celles que je regarde dans la rue ou en tout autre endroit public, en général répondent à mon sourire et à mon regard parce que je sais bien que celles là, précisément, ne sont presque jamais remarquées ou observées. Et c'est fou ce que ça fait du bien, de faire du bien à une fille qui n'a pas l'habitude qu'on lui fasse du bien !
Ce qui m'émeut énormément, c'est quand je rencontre une vieille femme qui a encore dans son regard, dans l'expression de son visage, sa manière d'être et parfois son habillement, tout ce qu'elle était de cette jeune fille d'il y a 40 ou 50 ans… Il y a dans la survivance d'une si jeune et si émouvante féminité, même par delà les dizaines d'années écoulées, une souveraine beauté.
Lorsque j'étais conseiller financier à la Poste de Bruyères dans les Vosges, j'avais dans un village voisin, Fays, une « cliente » âgée de 76 ans à l'époque, Madame Gaumel Marcelle. L'on n'aurait jamais pu croire que cette femme fût âgée de 76 ans ! Son visage était celui d'une jeune fille et j'appréciais madame Gaumel pour son accueil, sa délicatesse… Et les longues conversations que nous avions ensemble. Je lui faisais écouter mes cassettes audio, après avoir rempli sa feuille d'impôt.
Un jour, j'ai osé lui dire ceci : « Si j'avais votre âge et si j'étais encore seul dans la vie, je crois bien que je vous demanderais en mariage ». Elle venait de perdre son mari l'année passée. Monsieur André Gaumel était un homme autoritaire mais généreux, très enraciné dans ces « valeurs » auxquelles il croyait. Il avait été contremaître aux papeteries Mougeot à Laval sur Vologne. Avec ce « client » de la Poste, l'un de mes meilleurs et des plus fidèles, chaque fois qu'un nouveau placement était en vogue, je réalisais grâce à lui un chiffre d'affaire qui mettait mon animateur des ventes en joie et me propulsait dès le début des « campagnes » en tête du hit parade des conseillers financiers en matière de placements de la CNP.
Bien que très méfiant et ne se laissant pas « embobiner » par les banquiers et les assureurs – tous des bandits –disait-il, je jouissais néanmoins auprès de lui d'un crédit extraordinaire, et bien qu'il savait que j'étais « de gauche » et même un peu anarchiste sur les bords, nous avions ensemble des discussions passionnées.
Aussi lorsqu'il mourut et que je dus m'occuper des affaires de madame Gaumel, je pris conscience de ce qui m'ancrait si fort dans le cœur et dans l'esprit de certaines personnes à partir de ce moment particulier et privilégié où dès la première rencontre, un courant de communication s'était établi. Il faut dire qu'en l'occurrence, le jour de mon premier entretien chez monsieur et madame Gaumel à Fays, le visage de madame Gaumel m'avait

singulièrement inspiré pour que je puisse dès le début de l'entretien exprimer ce meilleur et plus vrai de moi-même investissant sans la moindre résistance le cœur de ces braves gens.
La magie de la féminité n'a pas d'âge et ne dépend en aucune façon de la manière dont le postérieur se dandine. Cette magie là vaut bien toutes les étreintes, tous les embrassements et toutes les attentes de cette femme dont on rêve, que l'on croit parfois rencontrer mais dont le « caca dans le ventre » et les « bintzeries » prosaïques de la vie quotidienne nous rappellent que toute relation entre deux êtres, si intense ou durable soit-elle, n'en demeure pas moins d'une déconcertante fragilité. Et que le combat que l'on mène pour atteindre ce qu'il y a de plus beau et de plus haut dans le ciel est un combat difficile, inégal, permanent et qui fait plus souvent de nous des perdants que des gagnants.

Dans ces quelques confidences dont j'ai bien peur qu'elles s'éternisent sur des pages et des pages, je salue de ce clin d'œil qui est le phare de mon âme, tous ceux et celles qui me lisent, en particulier les « alexandrettes » Woland, Moon, Piétra, Perrine and Cie, qui m'ont répondu dans les forums d'alexandrie ou qui ont écrit dans le livre d'or de yugcib. Je monterais bien avec elles un petit « cénacle » dans lequel il n'y aurait ni penseur ni commandant en chef, sous une tente ouverte au milieu de ce qui à priori ressemblerait à un désert mais qui très vite n'en serait plus un. Mieux qu'une bibliothèque ou une médiathèque, nous adjoindrions en notre « cénacle » un ami sublime, Becdanlo, peut-être accompagné d'une « Becdanlèle ». Becdanlo serait en effet notre bibliothèque préférée, notamment pour toutes les citations et les références littéraires dont nous aurions besoin pour débattre ou élucubrer.
Sans doute nos successeurs devraient-ils envisager lorsque Woland, Moon, Piétra, Perrine, Becdanlo, Yugcib and Cie ne seraient plus que des chrysalides vides dans la fosse commune des forums, une plus grande tente pour un plus grand cénacle !
Ah, oui ! C'est vrai : il faut être réalistes, nous ne sommes pas éternels… Au fait, comment disparaît-on sur Internet, sur alexandrie ou sur tous ces sites et blogs où nous pouvons être référencés, sans compter les moteurs de recherche Google, Yahoo et autres ? Imaginons un Becdanlo ou un Yugcib par exemple. Il n'apparaît plus, on ne le lit plus, silence radio. Les semaines, les mois, les années passent… Il existe toujours, inscrit quelque part dans l'immensité de la « Toile », un Becdanlo, un Yugcib… Mais ce ne sont plus que des chrysalides vides, des empreintes de chrysalides.
Nous serons tous des chrysalides, parce qu'il n'y a pas de « cimetière » sur Internet, pas de faire part, les boîtes e-mail sont toujours ouvertes, les sites et les blogs arrêtés comme des pendules, des « coucous de petite mémé » avec le petit oiseau empoussiéré dans une niche…
Ma « sainte horreur de la pornographie » verrait bien les webmasters des sites pourris et leurs accros sous des pseudos crados, fossilisés après les ravages qu'ils ont fait sur Terre, en stalactites de crachats que même les « renifleurs » sur le Net de la fin du 21ème siècle mépriseront souverainement.
Si je devais dresser une liste de tous ces émerveillements qui chaque jour illuminent mon esprit et mon cœur, je me demande bien s'il demeurerait encore au milieu de cette suite de jours et de nuits, quelques uns de ces moments de si grande désespérance survenant parfois comme l'un de ces immenses chagrins d'enfant emplis d'innocence blessée… Mais il en est, tout de même, de ces moments.
Il y aurait, pour n'en citer que quelques uns, de ces émerveillements sublimes… Le sourire et le regard de ma femme lorsqu'un de mes silences lui fait penser que je m'éloigne d'elle ;

l'accueil de mes « petites fées » à la Poste de Bruyères ; la gentillesse et la sollicitude de mes « petites étoiles » de l'espace Multi Média à Rion des Landes ; un petit mot de Piétra, de Moon, de Perrine ou de Woland entre autres « alexandrettes » dans le forum de discussion ; un encouragement ou les « petits filons de mine d'or » de Becdanlo sur alexandrie…
Ma liste pourrait ainsi s'allonger à l'infini, à tel point que je me dis : « Une vie, c'est quand même plus long que le simple souffle qu'on dit passer, puisqu'il y a autant de « petites éternités » d'émerveillements.
A toutes les personnes qui se trouveraient dans une situation de leur vie particulièrement difficile, telle qu'un univers de solitude, de fractures relationnelles, d'évènements dramatiques ou de handicap lourd, et qui penseraient que « l'expérience devrait s'arrêter » ; à tous ces jeunes qui, pour des raisons nous échappant, seraient un jour de leur vie en équilibre instable au seuil d'une porte ouverte sur l'inconnu… Je leur tends une main qui n'est que celle d'un nain mais dont la force peut retenir la main d'un géant perdu suspendu au bord d'un précipice.

Si la magie de la féminité n'a de cesse de m'enchanter, l'immagie du sens commun m'a toujours dérouté. J'en donne pour exemple cette scène de roman ou de film si souvent écrite ou portée à l'écran : la scène du repas en tête à tête dans l'un des meilleurs restaurants de la ville lorsque notre « héros » à l'allure de Sean Connery sous la lumière feutrée d'une vacillante chandelle, offre à la belle dame aux épaules nues en robe du soir, le petit écrin au contenu ayant coûté « la peau du cul » à notre beau Sean Connery. Je trouve cette scène usée à l'extrême, désuète, ridicule et d'un conformisme dont je m'étonne de la survivance en ce début de 3ème millénaire. Et qui plus est, le dialogue est généralement d'une platitude, d'une nullité, dis-je, à la mesure des innombrables et traditionnels « remake » de cette scène qui, de Cannes à Hollywood en passant par toutes les salles de cinéma du monde depuis des générations d'acteurs, ne cesse de faire vibrer les spectatrices de toutes les classes sociales en mal d'amour ou rêvant d'un beau cavalier empli de prévenances et de distinction.
Merde à l'écrin, et merde à tous les Sean Connery du monde ! D'autre part, même dans les films ou les romans les plus « intelligents », l'on en revient sempiternellement à ces scènes de « apoilisme » dont on rehausse le déroulement par une composition musicale, voire orchestrale « super grand – bleuique » ou, plus communément, dont on dimensionne les ébats entre deux corps en un ballet purement pornographique. Il fut un temps où Isabelle Huppert, par exemple, sur une heure et demie de pellicule, se dandinait à poil une bonne heure durant.
Pour ma part, j'ose vous livrer cette confidence : j'aimerai mieux debout et habillé… En milieu d'après midi les volets clos dans une chambre d'hôtel Formule 1, dans les toilettes d'une médiathèque ou en quelque recoin isolé d'un salon du livre ! Mais pour en arriver là, les « préliminaires » doivent être d'un autre scénario et surtout d'une autre intensité émotive tant du cœur et de l'esprit que du reste, que tout ce que l'on peut voir au cinéma et à la télévision.
La femme habillée serait-elle plus « attirante » que nue comme un ver ? C'est possible… Lorsque ce qu'elle porte et la manière dont elle le porte lui sied au plus vrai, au plus intime, au plus émouvant de ce qu'elle est et qui émane d'elle comme une « essence » à nulle autre pareille… Et que le regard qui l'étreint, soudain jailli du ciel comme un éclair de foudre blanche, vitrifie toutes les hésitations, tous les « pourquoi » et « comment » et tout ce qui, au sens du monde, ne se conçoit pas…

Mais je crois, hélas, que si la mode et les tendances venaient à influencer la littérature et le cinéma dans le sens que je semble évoquer, alors la pornographie « habillée » ou même la rencontre « hautement émotive » dans un Formule 1 ou les toilettes d'une médiathèque, serait une nouvelle « scie ».
C'est la raison pour laquelle ces lignes aussi hardies et brûlantes que des lèvres glissant doucement entre nuque et encolure, s'inscrivent ici dans cette rubrique de confidences et n'ont-elles pas l'ambition de figurer dans quelque livre édité par un Lagardère, un Dassault grand marchand d'armes et de bombes littéraires médiatisées… Et ne sont-elles que l'expression tout à fait spontanée, formulée en confidence, de ce dont je ne parle jamais et qu'il me plaît ici de confier à des personnes avec les quelles je me sens très bien et très libre.

Mais, tout de même, il me siérait fort que « ce langage que je parle » ait une portée ne se limitant pas seulement à l'horizon d'un « cénacle » ou des quelques personnes qui me lisent.
Pour cela je compte sur des « relais » d'information et de communication qui ne sont pas ces « voies royales » genre « people mode and tendances » que d'ailleurs dans mes écrits je combats et dont je dénonce la subordination aux valeurs purement matérialistes dédiées au culte de l'apparence, de l'argent roi et de la notoriété filmée placardée.
Ces relais pourraient être par exemple, les bibliothèques, les médiathèques, les associations culturelles dont les nombreux sites et forums d'expression sur Internet font la meilleure publicité : celle du « bouche à oreille ».
J'ai infiniment de regret d'être inaccessible aux personnes qui ne vont jamais sur Internet et qui demeurent si attachées à la lecture traditionnelle de livres achetés en librairie au point de ne pas concevoir de lire sur un écran, du moins des pages de texte.
Ayant déjà par deux fois expérimenté la réalisation d'un livre, et ayant expliqué dans des articles figurant sur ce site tout ce que je pensais à ce sujet, j'ai donc fait le choix de « l'édition en direct » sur le web. Ce que l'on appelle « édition en ligne » offre néanmoins à l'auteur la possibilité d'être édité sans aucune « mise de fonds », mais l'œuvre une fois « mise en ligne » sous format « PDF », n'est disponible pour le lecteur qu'au prix d'un « téléchargement » ou d'un tirage sous forme de livre classique. Autant dire que l'on en revient à la « loi du marché » avec la promotion, la diffusion, la publicité… Et tout ce que cela implique de « mode and people », de « références incontournables », participation à des prix et surabondance d'œuvres sans réel intérêt mais commercialement présentables.

Internet à la fin du 20ème siècle, c'est pour moi comme l'imprimerie à la fin du 15ème siècle. J'irais même jusqu'à dire que vivre sa vie actuelle en étant totalement étranger à la pratique du Web et de l'informatique, est une forme d'illettrisme comparable à l'analphabétisme qui régnait au 19ème siècle avant la loi de Jules Ferry.
Certes, je ne blâme pas les « inconditionnels » de la culture, de l'information et de l'expression écrite sans le Web, pas plus que je n'aurais blâmé au 19ème siècle les gens qui n'envoyaient pas leurs enfants à l'école mais qui néanmoins les éduquaient selon des pratiques ancestrales, des principes et des valeurs intégrant des connaissances de la vie et de la nature, leur apprenaient un métier… Mais je pense tout de même que la révolution informatique est aussi lourde de conséquences pour notre monde présent et futur que le fut en son temps la découverte de l'imprimerie. Et qu'il n'est donc pas « raisonnable » à mon sens, d'en demeurer à l'écart en dépit de tout ce qui justifierait un rejet des « nouvelles technologies de communication ».

Qu'en serait-il aujourd'hui de la culture, de l'expression écrite, par la seule édition de livres vendus en librairie, avec toutes ces concentrations de maisons d'édition désormais entre les mains d'un Lagardère, d'un Dassault ou autre groupe financier ? Qui, à moins d'avoir un nom, une notoriété, une « marque », et d'être médiatisé pour que les ventes soient substantielles, peut espérer aujourd'hui produire une œuvre pouvant « faire son chemin », le vrai, celui de la pensée et de l'esprit ? Les œuvres de l'esprit, parce que rien ni personne ne les médiatise, sont donc méconnues du « grand public » et n'intéressent pas les producteurs de culture standard. Et si l'une ou l'autre de nos « têtes d'affiche » parfois, invitée sur un plateau de télévision par Sébastien ou Ardisson, affiche sincèrement sa foi en des valeurs moins matérialistes et le prouve par son investissement dans des causes humanitaires, il n'en demeure pas moins que les choses de l'esprit et du cœur sont encore loin de prendre la première place de toutes les activités humaines.
Si le Web est un moteur de vulgarisation du vulgaire et du sens commun à tel point qu'il envahit de ses productions « polluantes » tous les univers sociaux, il est aussi un moteur de développement culturel, par la diffusion NON MARCHANDE des œuvres de l'esprit que les éditeurs prostitués à la loi de l'argent et vendus à de grands prédateurs, ont rejeté dans les oubliettes.
C'est la raison pour laquelle les « bons livres » nouveaux sont de plus en plus rares, et qu'on ne les trouve même dans les salons du livre, qu'auto édités par l'écrivain lui-même. Et que les libraires, les maisons de la Presse et magasins de grande distribution qui se baptisent « espaces culturels », ne vendent plus que ce qui se « consomme ».

Mon « ex – future – belle fille » âgée de 20 ans achetait régulièrement le magazine « Closer », et je crois bien une fois l'avoir vue lire un livre de ces collections « Harlequin » dont la couverture présente généralement un couple en situation d'embrassement. Sachant Marie très peu versée dans le domaine du littéraire et des études en général, quoique d'après ce que j'ai pu à tout hasard lire d'elle, me laisse penser que son expression écrite peut être très correcte et même imagée, je n'ai donc pas été très étonné de son goût, somme toute de son âge, pour le genre « People mode et tendance »…
Dans les derniers jours d'avant la séparation, alors que Marie, avant de se mettre à table pour le repas de midi, venait de déposer le « Closer » sur une chaise, j'ai feuilleté ce magazine, peut-être pour ainsi dire, risquer une incursion dans l'univers de son esprit et de son cœur… Si j'avais eu une fille, et qu'elle m'eût quelque peu ressemblé question esprit et cœur, que n'aurais-je fait pour ma fille ! Marie n'était pas ma fille et ne me ressemblait en aucune façon, mais je l'eûs pour la vie entière vénérée comme ma fille, la fille que je n'ai pas eu…
J'ai surpris le regard de mon fils en direction de Marie, puis entendu ces quelques mots prononcés à la hâte : « Encore ces conneries ! » Du coup, Marie a rejeté le magazine sur une autre chaise et n'a rien dit…
Désormais, depuis la séparation, et sans doute pour de longues années à venir, la seule vue de ce magazine, « Closer » dans une maison de la presse, me fera penser à Marie, à ses 20 ans de l'année 2005… Et au saut à l'élastique de 90 mètres que j'espérais faire devant elle le jour de son anniversaire au pont de Luc Saint Sauveur…
Et ma « philosophie » de la culture People, comme toutes mes philosophies, d'ailleurs, ainsi que tout ce que je déplore, ne changera jamais rien de mon regard sur le monde et les êtres de ce monde…
Il est parfois bien difficile de concilier dureté et générosité : si l'une me paraît nécessaire en

maintes situations inacceptables, l'autre ne m'en semble pas moins déterminante dans une relation dont le destin est de s'élargir et de se renforcer. Je n'aime pas la dureté du monde mais je conçois la dureté avec laquelle je traite certaines situations et comportements. Je n'accorde qu'un crédit limité à la générosité dont le monde se prévaut, mais je crois sans réserve à la générosité dont je peux faire preuve à l'égard de mes semblables, en particulier lorsque le monde les condamne sur les seules apparences qui les dévalorisent.
Je n'adhère pas forcément à la « magie de la féminité » telle que la « commercialise » et la présente le monde… Mais je crois en la « magie de la féminité » telle que je viens de vous en parler… J'y crois aussi fort qu'en un mythe qui aurait brisé le miroir de la virtualité pour jeter son visage vrai aux pieds de mes rêves et j'en suis fou de joie…
Au sujet des lectures de Marie, et d'une manière générale, des lectures de nos jeunes d'aujourd'hui –Quand ils lisent !—Je vais pour ma part, vous faire une confidence : à l'âge de 12 et 13 ans, bien qu'ayant des discussions philosophiques avec mon copain Arabe au Lycée Duveyrier de Blida, je ne lisais que « Pim Pam Poum » et « Tartine », mes illustrés préférés. Mes premiers « vrais livres » furent, un ou deux ans plus tard, les livres de la comtesse de Ségur ! Jules Verne et la « bibliothèque verte » vinrent un peu plus tard…

J'ose imaginer pour les temps qui viennent, le développement progressif et inexorable même, d'un univers NON MARCHAND dans le domaine de la Culture… Et pourquoi pas, dans bien d'autres domaines ? En un tel univers, la seule monnaie qui y aurait cours, serait celle de l'énergie créative, du partage et de l'échange des connaissances et du savoir, ainsi que celle de l'initiative et de l'action de chacun des acteurs que nous sommes sur la scène du monde.
Je pense que cet univers existe déjà, certes à l'état embryonnaire, mais que son essor, par les relais et les réseaux qui s'implanteraient, pourrait bien devenir difficile à combattre par ces puissances qui, aujourd'hui encore, exercent une domination inacceptable aux yeux de nombreux humains.

Les messages que je reçois, en réponse à certains de mes « sujets de réflexion », généralement me font énormément plaisir, parfois m'émerveillent et occasionnellement m'interpellent dans la mesure où ils me font encore réfléchir et sans doute découvrir qu'il existe des sensibilités différentes de celles que j'exprime selon, dis-je, « un autre langage », mais dont la réalité ne saurait être écartée et encore moins niée ou rejetée.
Certes, mes émerveillements, mon « regard sur le monde » que je déclare différent d'une « vision du monde », je les crie, presque… Et sans toutefois les porter comme un étendard, il m'arrive, très honnêtement, d'en être fier… Mais je vous le dis : n'y voyez là, le plus souvent, qu'une cabriole ou une acrobatie de gosse devant les copains… et surtout les copines.
Comme tous les gosses du monde, du moins ceux qui ne crèvent pas de faim et ne sont pas malades ou gravement handicapés, il m'arrive de « passer la mesure ». Alors, un bon coup de pied au cul n'a peut-être pas été volé… y compris donné par un « salaud ».
J'ai beau rêver d'un monde meilleur, j'ai beau avoir la tête dans les étoiles, je comprends la dureté du monde dont je discerne les rouages et les mécanismes.

Les messages que je reçois, heureusement pour moi du fait de l'émotion avec laquelle je les prends en compte, ne se comptent guère par dizaines et par jour. Qu'il y en ait un qui soit particulièrement gentil et encourageant… Et c'est parti ! Dans les étoiles ! Et le rêve prend feu, un visage se dessine tout seul, comme une de ces figures au lazer par-dessus les dômes du Futuroscope un soir de 15 Août…

Et pour ce visage là, ce ne sont plus des « cabrioles » que j'invente, mais un ballet d'OVNI dans un ciel immense que je ne trouve jamais assez bleu.
Qu'en serait-il si une pluie de messages gentils tombait du ciel comme des étoiles et si, à chaque sillage de lumière, mon paysage voulait s'ouvrir tout entier pour lui seul ? Je n'ose imaginer un tel délire… C'est quand même un peu ingérable d'avoir un cœur trop petit pour autant d'histoires d'amour !
Dans un certain sens, j'aime encore mieux que mes messages restent sans réponses et investir toute mon espérance dans un silence que je sentirais empli de vos visages et de vos regards, et qui me paraîtrait bruissant de tout ce que vous me pourriez dire…

Si, au lieu d'écrire en « tableaux » ou en fresques, de passer d'un sujet à un autre, et de m'embarquer dans toutes sortes de développements, j'écrivais des romans, ou des livres bien construits avec une trame, une intrigue, une histoire ayant un début et une fin, peut-être aurais-je pu intéresser un éditeur dans la mesure où j'aurais été « vendable » et « consommable ».
Mais c'est ainsi : je suis fragmentaire et éparpillé. J'imagine bien des histoires, mais je me dis « Pourquoi rester 200 ou 300 pages sur une histoire en particulier, et ensuite écrire une nouvelle histoire d'autant de pages ? Alors qu'avec une seule page, un seul tableau, qui en dit aussi long qu'un roman, le lecteur va se faire lui-même son roman… Ou son film.
J'aurais voulu être peintre, ou, mieux encore, auteur compositeur. Etre devant un public… Avec tout de même à mes côtés, un bon « existeur » pour ne pas dire une bonne « existrice » qui m'aurait « introduit ». Aller de ville en ville, habiter dans un camion aménagé, faire la tournée des bistrots avec des tas de copains et copines. Mais je n'aurais pas voulu être accompagné par une cohorte de journalistes de haut vol ni par tous ces « allumeurs de génies » qui fabriquent des « vedettes » comme on lance une mode ou une marque de vêtement. Des cirques, de petits chapiteaux, des halls de ciné genre celui de Contis Plage. Et je n'aurais jamais eu, je vous jure, à mes basques, des tas de gonzesses et de mecs se bousculant pour une dédicace ! C'est du vrai amour que j'aurais voulu, pas des applaudissements, des bis et re-bis, et demain à l'usine, au bureau, casser du sucre sur le dos du collègue ou dire que son voisin est un con. Le « vrai amour », c'est pas seulement celui qui existerait entre moi sur une scène et cent personnes pour m'écouter. C'est surtout celui qui, au-delà du spectacle, au-delà des mots et de la musique, dès demain matin, ferait que les gens ne s'engueuleraient plus pour un oui pour un non, et qu'ils se sentiraient moins seuls.
Je ne serai jamais un romancier, un romancier avec des « fit-il » toutes les 2 pages, des voyages et des aventures qu'un bon DVD remplace aisément. Je ne lis jamais de livres qu'un film peut remplacer. Mais je ne vois jamais, non plus, de films qu'un livre ne peut pas faire. Quoique certaines adaptations au cinéma, d'œuvres littéraires soient réellement des réussites.
Lorsque j'ai écrit « Au pays des guignols gris », j'ai repris un recueil de nouvelles rédigé douze ans plus tôt, j'ai mis un peu de « ciment » pour relier le tout, mais ce « ciment » là n'était qu'un contexte géographique et historique dans un futur très éloigné. Il n'y a pas de trame, seulement une œuvre hétéroclite, en partie fragmentaire et en partie, si l'on peut dire, sous la forme d'un récit devenant lors de l'épisode le plus long, du roman.
Nous avons tous nos défauts, nos répétitions, notre style, nos expressions et images favorites… Dans « Au pays des guignols gris », faites le compte des « fit-il » ou autres « scies » assez communément utilisées y compris dans les livres de bons écrivains : vous

n’en trouverez pas beaucoup, de ces « fit-il »… Par contre, amusez vous à compter dans mon livre le mot « visage ». Vous en aurez peut-être le vertige !
Vous l’avez deviné, pour ne pas dire lu et archi – lu, « visage » est mon mot préféré de la langue Française. Je vous demande pardon si j’en abuse autant. S’il y a bien un mot que je souhaiterais traduire dans toutes les langues et tous les dialectes du monde, et taguer dans toutes les écritures sur les murs, c’est assurément celui là !

Il faut à mon avis, toute une vie d’écriture pour approcher, peut-être enfin, une « certaine écriture »…
L’œuvre d’écriture est toujours une œuvre difficile et inachevée. Ainsi lorsque je relis mes carnets, je suis l’évolution de mon écriture, des premiers, ceux de 1983 et 1985 qui déjà, me semblaient plus « ouvragés » que mes cahiers d’avant 1975 ; jusqu’à ceux d’aujourd’hui aux innombrables ratures qui me font parcourir des « marathons » cérébraux avant que leur contenu soit enfin transféré sur l’un ou l’autre des « modules » de « Cassiopée ». Relisant certains textes du temps où j’étais pensionnaire au Lycée Victor Duruy à Mont de Marsan, je me noterais certes, entre 12 et 15 pour les idées exprimées, mais à peine 8 à 11 pour le style ou la forme. Mes devoirs de Français, alors, n’étaient somme toute que de « bonnes petites compositions Françaises » telles qu’en rédigent aujourd’hui encore des élèves d’un niveau acceptable en Français. Les carnets de 1983 et de 1985, je les trouve « assez enfantins » quant à leur forme d’expression, quoique développant parfois des idées ou des sujets relativement complexes. Ces « torrents de montagne » que j’évoque dans un premier carnet en été 1983, n’ont pas à mon avis, ces nuances de lumière, cette musique, ce rythme, cette force, ce courant que j’aurais pu en ce temps là leur souhaiter… Et je me demande d’ailleurs, même aujourd’hui, si je ne « cours pas encore après ces torrents ». Peut-être toujours trop sensible à ce qu’ils portent et qui vient d’une source dont je suis si amoureux, je ne les fais pas assez couler ni dévaler dans la clarté et la force qui poussent leur courant vers l’océan en les faisant chanter.
Il semblerait que l’été 1997, un été de « fracture relationnelle » et de séisme émotionnel, fut déterminant. D’autant plus que cet été là succédait à d’autres étés sans écriture parce que la vie de tous les jours, alors, suivait son cours et ne pouvait s’écrire autrement que par ce qui était directement vécu, partagé, exprimé de vive voix, ri ou pleuré, avec des êtres aussi proches que s’ils eussent été des frères ou des sœurs.
A un certain moment de ma vie, j’ai peut-être, consciemment ou non, senti que l’écriture n’était plus nécessaire : c’était le vécu qui la supplantait en dépit d’une « vie intérieure » plus intense encore qu’en une période d’écriture.
L’œuvre d’écriture a tant besoin de vécu et de ressenti que, pour être accomplie, elle doit nécessairement avoir pour ateliers, ces espaces d’existence uniquement traversés par la seule présence des êtres et de la relation qui nous lie à ces êtres. Et en de tels ateliers, l’on vit et l’on éprouve, l’on partage et l’on exprime, avant même de penser ou de s’interroger, et donc, d’écrire…
Mais l’intensité du vécu, du partagé et du ressenti, féconde l’esprit. Alors naîtra l’écriture, lorsque les espaces d’existence auront été traversés, que les visages auront disparu et que des paysages nouveaux se mouvant dans l’atmosphère qui les enveloppe s’ouvriront à nos yeux. C’est du moins ce que j’ai ressenti dans tout retour de l’écriture.
Quoi qu’il en soit, pour le présent et les jours qui viennent, je ne me vois guère écrire des romans. Commencer une histoire de 200 pages ou plus, avec des personnages fictifs, une trame, une intrigue, des voyages et des aventures… A quoi bon ? Comme s’il n’existait pas

déjà en notre beau pays de France, le pays où tout le monde écrit, autant de livres pour se divertir ! N'y a-t-il pas en dépit de tant de médiocrités et de sens commun en matière de publications, de ces œuvres dignes du nom d'œuvre et qui, à profusion, quoique peu souvent éditées, attendent des lecteurs ?
Les œuvres d'esprit et de cœur, de langage qui n'est pas celui que l'on parle et écrit habituellement, sont disséminées entre les labours et les sillons de cette terre cultivée et souvent maltraitée des hommes, comme les graines de ces blés de demain que l'on fera pousser sans les avoir pollués.

Il n'est pas facile de sortir de la « logique » d'un système, sachant que le système est un mécanisme fonctionnant selon deux modes interdépendants : celui du sens réel et incontournable en lequel toute entreprise humaine doit nécessairement se conformer, s'adapter et évoluer… Et celui de la manière dont nous fonctionnons nous-mêmes dans un environnement donné.
Autrement dit, réaliser, agir et s'exprimer est aussi dépendant du « sens du monde » que de son propre sens.
L'écrivain, par exemple, comme tout artiste d'ailleurs, est dépendant de ce système, et par conséquent, dépendant de chacun de ses deux modes de fonctionnement.
Avant d'aller plus loin, je voudrais au préalable définir personnellement ce que j'entends par « écrivain ».
Un écrivain n'est pas forcément quelqu'un qui écrit et publie des livres. Un écrivain n'est pas selon la définition donnée par le dictionnaire « celui dont la profession est d'écrire » ou « une personne qui compose des ouvrages littéraires ».
Un écrivain est à mon sens une personne qui fait œuvre d'écriture, exactement comme une autre personne qui, passionnée de peinture, réalise des tableaux ; ou, passionnée de musique, joue d'un instrument ou compose des morceaux. Faire œuvre d'écriture n'implique donc pas forcément de publier des livres et, tout à fait éventuellement pour nombre d'écrivains, de tirer un revenu de la publication d'œuvres. Bien sûr, un écrivain reconnu qui publie des livres lus par de nombreux lecteurs, est, certes, un écrivain tel qu'il répond à la définition du dictionnaire, et ce que nous entendons, « au sens du monde », par « écrivain ».
Dans le sens que j'évoque, l'écrivain, celui qui fait tout simplement œuvre d'écriture, a besoin d'avoir autour de lui des personnes qui le soutiennent, l'encouragent, le lisent et échangent avec lui des impressions, du vécu, du ressenti, des points de vue, des sentiments…
Ces personnes peuvent être celles, ou du moins quelques unes, de l'environnement familial, des amis, des connaissances : ces personnes ne sont pas obligatoirement inféodées à la pensée de l'écrivain et peuvent même controverser ce dernier assez vivement. Mais elles forment autour de l'écrivain un « cercle », un environnement dont l'écrivain ne peut se passer et sans lequel il ne peut exister. En ce sens, l'écrivain a besoin d'être « existé » dans un espace relationnel par des gens qui le connaissent, sont ses amis ou les fidèles lecteurs de ses productions.
Plus le cercle est étroit, et moins les productions de l'écrivain ont de lecteurs, moins l'écrivain lui-même est « existé », et plus ce dernier devra forcément, consciemment ou non, « s'exister » lui-même, c'est-à-dire concevoir et réaliser sa propre promotion… se débattre en somme, déployer une énergie qui ne sera pas orientée dans le sens qui, peut-être conviendrait.

« S'exister » soi même, se « vendre » ou se promouvoir, c'est aussi prendre le risque de verser dans les travers du sens commun, ces travers dont les siens propres sont plus invalidants que ceux que l'on déplore, soit disant, des autres…
C'est donc cela, la grande difficulté : celle de sortir de la « logique » de ce système qui s'impose lorsque, n'étant guère « existé », il n'est d'autre recours que de « s'exister » soi même.